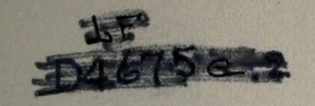
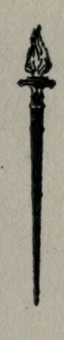
Entre deux rives



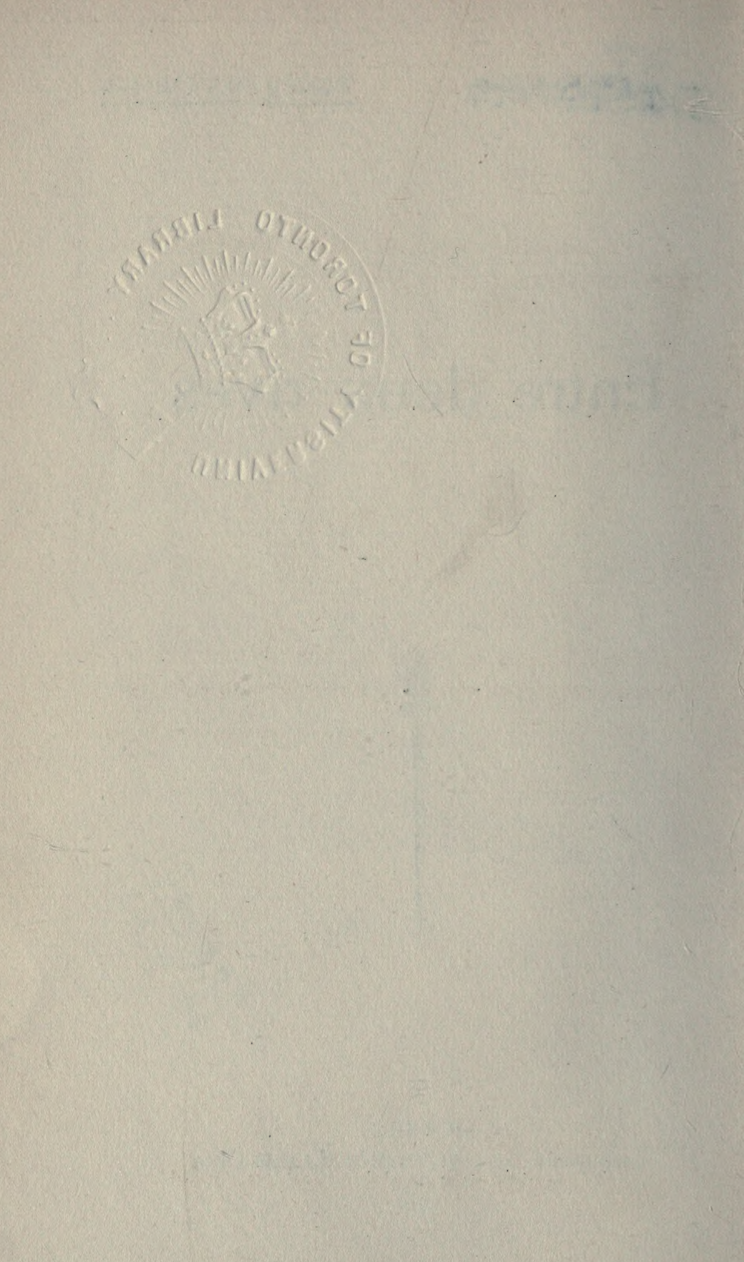
Renée des Ormes

Entre deux rives



QUÉBEC
Imprimerie de l'ACTION SOCIALE Ltée

1920



Correspondance échangée entre une marraine de guerre canadienne et un filleul belge.

1917-1919

Quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

LETTRE-PRÉFACE

A Renée des Ormes,

à Québec.

Madame,

Je suis d'avis que vous feriez œuvre excellente en publiant l'intéressant manuscrit que vous avez eu l'amabilité de m'adresser la veille de Noël. . .

Vous ne vous doutiez peut-être pas, au moment de l'envoi, que ces lettres de forme élégante, ces récits militaires véridiques charmeraient mes loisirs au cours de la période " des Fêtes " . . . Cette lecture captivante, m'a convaincu que la Grande Guerre malgré ses inconvénients nombreux, aura rendu un bon service à notre jeune littérature canadienne. Dans ce travail, fruit de vos longues soirées d'hiver, vous contribuez, dans une certaine mesure, à mieux faire connaitre l'histoire si belle de notre jeune pays en même temps que celle du vaillant peuple martyr de la catholique Belgique. Est-il plus noble chose ? . . .

Le public, j'en ai la certitude, fera bon accueil à ces pages vécues, écrites simplement, au gré de l'inspiration et des circonstances !... Comme d'autre part, ce volume est surtout destiné à la jeunesse étudiante de nos maisons d'éducation, il convenait vraiment que ces lettres fussent écrites avec cette grâce, cette vigueur que donne la jeunesse saine de corps et d'esprit, de manière à pouvoir transmettre dans l'âme de vos lecteurs et lectrices ces bons sentiments patriotiques qui animent la vôtre.

Veuillez agréer, Madame, avec mes félicitations, mes vœux les plus sympathiques pour le succès de votre livre, et de loin je bénis votre belle entreprise.

J.-A. BOLDUC, *ptre.*

Ste-Anne de Bellevue, janvier 1920.

ENTRE DEUX RIVES

Front Belge, 1er septembre 1917.

A Monsieur le Rédacteur du *Soleil*,
A Québec.

Monsieur le Rédacteur,

Un de mes amis, soldat belge comme moi, est en correspondance avec une gentille Canadienne de votre province, et ce, par l'intermédiaire de votre intéressant journal.

Toute ma famille étant en Belgique envahie, il me serait fort agréable d'avoir une bonne marraine de vingt-quatre à vingt-six ans, à qui je pourrais écrire pendant les longues heures d'ennui que je dois passer aux tranchées. Je vous demande donc, comme une faveur, de bien vouloir me mettre en communication avec une de vos charmantes lectrices.

En plus du réconfort moral que je pourrai retirer d'une pareille œuvre de bienfaisance, j'aurai l'occasion de me renseigner sur votre pays que je ne connais pas, mais dont il nous est donné, à nous, soldats belges, d'admirer chaque jour les héroïques phalanges qui luttent à nos côtés pour la défense de l'Honneur et de la Liberté.

Veuillez agréer mes remerciements anticipés, et me croire,

Monsieur le Rédacteur,

Votre très obligé,

RAYMOND D.

Québec, septembre 1917.

A Monsieur Raymond D.

Votre lettre au Rédacteur du *Soleil* vient de m'être remise, et je vous assure que votre demande me plait beaucoup... Je désirais un filleul de guerre, vous cherchiez une marraine, et la Providence, mystérieuse en ses desseins, s'est chargée de nous guider l'un vers l'autre... Toutefois je dois vous avouer

que je n'ai plus l'âge que vous souhaitez à votre marraine ; pour vous faire oublier ce petit malheur, je m'efforcerai de rajeunir la presque vieille plume qui se propose de combattre le cafard déprimant qui pourrait s'emparer de votre cœur par certains jours de solitude et de ciel gris. Je veux mettre un peu de soleil et de rayonnante gaiété dans votre vie afin de ranimer votre courage, et si j'atteins ce but je serai heureuse, très heureuse que ma sympathie ait pu soutenir votre vaillance.

Je vous déclare en toute franchise que mon admiration est acquise depuis longtemps aux braves soldats de la Belgique qui surent former de leurs poitrines un rempart que les Allemands n'ont pu qu'entamer, et dont le geste fier et noble a permis à la France de se ressaisir et d'organiser sa défense. Je suis donc enchantée de correspondre avec un de ces vaillants, et je n'ai pas besoin de vous inviter à m'écrire aussi souvent qu'il vous sera permis de le faire. Nous parlerons d'un peu de tout dans nos lettres, de votre vie, de la mienne, de la Guerre et de la Paix victorieuse qui semble se dessiner à l'horizon, car chaque flot qui déferle sur vos rives vous apporte l'appui et l'encouragement du Nouveau-Monde.

Croyant vous intéresser, je vous inclus quelques vues de " chez-nous ", de ce pays que vous ne connaissez pas : Lévis d'abord, qui se détache dans un encadrement de feuilles d'automne, puis le rocher de Québec, couronné de sa citadelle imposante, de ses canons endormis, et ceint de son admirable terrasse Dufferin qui longe et contourne le superbe Château Frontenac, enfin l'Ile d'Orléans, avec ses coteaux verdoyants, dont les bords paisibles se laissent mollement caresser par les eaux lentes et profondes du Saint-Laurent.

Mais je m'arrête en cette description imparfaite, et je vous passe la plume, en signant

Cousine LOUISE.

Front Belge, octobre 1917.

A cousine LOUISE,

J'attrape au vol la plume que vous m'offrez, et je commence ma lettre par les mots qui terminent la vôtre... Cousine Louise, je suis mauvais prosateur, vous savez ! et il est probable que j'exprimerai fort mal ce que je ressens... Aussi vous serez indulgente à l'égard du pauvre soldat qui s'efforcera de

vous dire le plus simplement du monde ses pensées et ses sentiments.

Je vous remercie sincèrement de l'accueil fraternel que vous m'avez fait. J'aurai désormais en vous une confidente, et je sens déjà votre douce main d'infirmière panser de loin mon cœur qui souffre de savoir que les êtres qui lui sont les plus chers sont demeurés en pays envahi, soumis à la domination des hordes teutonnes.

Vous semblez cependant me plaisanter un peu au sujet de l'âge mentionné par moi dans ma demande d'une marraine ; mais je dois vous dire que, si j'ai manqué aux règles de la courtoisie en agissant ainsi, je n'ai maintenant nul besoin de connaître cet âge de ma cousine d'adoption : son style est jeune, alerte et gai, son cœur parle par sa plume, et cela me suffit !... Nous nous entendrons fort bien, n'est-ce pas ?.

Je ne suis pas au front en ce moment ; je donne l'instruction militaire aux jeunes recrues, à ceux qui ont réussi à " passer le fil " pour venir défendre le cher morceau de patrie inviolé. Mais vous, n'allez pas croire que je suis un vieux " rat de caserne ", car je compte bien être à nouveau dans les Flandres lorsque cette lettre vous arrivera.

J'ai quitté ma famille le dix-huit août 1914 et les nouvelles depuis ce temps sont plutôt rares : tous les six mois je reçois une petite carte des miens me donnant des détails de leur santé, et c'est tout... Toutefois je demeure philosophe, ce qui me permet de conserver un bon moral et une bonne santé. Néanmoins, de voir beaucoup de mes frères d'armes choyés par des marraines, l'idée m'est venue d'en avoir une, et je suis heureux que vous m'ayez accepté pour filleul. Ce geste de votre part me vaudra beaucoup.

C'est fort gentil à vous de me faire connaître votre ville si française dont j'admire sur cette carte le site pittoresque et grandiose à la fois. Votre terrasse Dufferin est certainement la reine des promenades, et qu'il doit faire bon s'y promener par des soirs pleins d'étoiles, lorsque la lune promène sur toutes choses sa lumière pâle... Deux dilettantes sous un clair de lune ont-ils jamais fait mauvais ménage, dites donc ?... Je souhaite de voir un jour de près ces endroits charmeurs !...

Il me serait agréable de vous donner des vues de ma ville natale, mais dans nos Flandres il n'y a plus que des ruines actuellement.

Par le prochain courrier, je vous enverrai une petite photographie prise à notre camp, et je vous laisserai chercher votre filleul dans ce groupe... Me devinerez-vous ?.

J'espère vous lire bientôt, chère et bonne " Française-canadienne ".

RAYMOND D.

Octobre 1917.

Louise à Raymond

J'ai lu et relu votre missive charmante qui laisse deviner l'âme exquise de mon filleul, une âme aux sentiments délicats ; il me semble que cette bonne littérature doit vous dispenser de tout acte d'humilité à cet égard.

Oh ! ne me remerciez pas de vous écrire, car je n'ai aucun mérite à ce faire. Mon rôle est bien petit, bien humble, comparé aux gestes sublimes de ceux qui défendent là-bas leur patrie ; mais oui, je serai votre cousine, je tâcherai de vous consoler, de vous amuser un peu et de remplacer, en autant qu'il

sera possible, vos chers exilés, en vous accordant toute ma fraternelle affection.

Non, je ne vous crois pas un vieux " rat de caserne ", mais un homme jeune encore dont la valeur se manifeste en ce moment, et dont l'esprit sait admirablement bien piquer la curiosité féminine en parlant de cet envoi d'une photographie... Certes, je vous chercherai en ce groupe, et la figure la plus espiègle sera la vôtre, ou je me tromperai grandement !.

Votre appellation de " Française-canadienne " est flatteuse, mais juste cependant et tout à l'honneur de notre langue qui s'est conservée intacte depuis l'arrivée au pays des braves Normands de 1658. Même après la conquête, sous les plis du drapeau britannique, les soixante et dix mille colons délaissés de 1759 sont restés fidèles à la pensée française, en gardant pieusement leur religion et leur langue, désireux qu'il étaient de survivre, et c'est bien cette survivance de la race que Maurice Barrès a justement appelé " le miracle canadien ".

Je vous adresse des cartes : les plaines d'Abraham où s'est déroulée une page héroïque de notre histoire, les principaux monuments de notre ville, et la Basilique de Québec où chaque dimanche je

ne manque pas de prier pour vous afin que le Dieu des Armées vous sauve des balles et vous réunisse bientôt à votre famille.

Je vous expédie aussi une paire de chaussettes de bonne laine blanche, filée au vieux rouet et tricottée pour vous aux moments perdus... J'espère bien que votre fierté ne sera pas blessée?...

Revenez faire la causette au coin du feu, où vous attend avec impatience la " vieille cousine ".

. Décembre 1917.

Raymond à Louise

Revenez, dites-vous !... Certes ! oui, je reviens de suite accuser réception de votre intéressante lettre arrivée hier. Je vous dis en plus un cordial merci pour les cartes et descriptions de votre pays dont les éloquentes beautés de paysage parlent hautement à l'âme... Cependant je dois vous avouer que j'ignore complètement le point d'histoire des Plaines d'Abraham et qu'un mot d'explication à ce sujet me ferait plaisir.

Je vais à mon tour, et dans le mesure du possible, vous faire connaître quelques coins de notre pauvre

petite Belgique. Je débute par une vignette de l'Hôtel de Ville, l'une des plus jolies places de Bruxelles, ma ville natale. L'autre vous laisse voir les photographies de notre grand Cardinal Mercier et de notre vaillant Roi-Soldat à la tête de sa petite armée sur les bords de l'Yser. Vous avez là une idée du beau et noble rôle que ces deux personnages ont rempli et qu'ils jouent encore en attendant que la Postérité les élève au rang des héros les plus dignes de l'admiration universelle.

Oh ! je constate bien chez vous un fort attachement à la patrie de vos pères ; dans chacune de vos lignes je retrouve la générosité française de la femme qui donne de son cœur à ceux qui sacrifient leur vie à la plus sainte des causes. J'aime aussi la verve taquine et amusante de ma " soi disant " vieille cousine. Votre style amical atteint son but en m'apportant une note de gaiété au milieu de lavie triste et rude qui ne me semble pas approcher de sa fin...

Je reste très touché de votre attention à mon égard lorsque vous pensez à moi dans vos prières, et je suis sûr que votre demande sera exaucée du Très-Haut.

Je voudrais vous en conter plus long, mais le devoir m'appelle... Toujours heureux de recevoir

une pensée de Québec, je vous quitte en vous adressant cette petite branche de gui, cueillie pour vous aux environs d'Yprès... Puisse-t-elle vous apporter, avec l'an nouveau, tout le bonheur que vous souhaite votre filleul !

Décembre 1917.

Louise à Raymond

Éloquente dans son silence, cette petite branche de gui qui devra me porter bonheur !... En retour, du plus profond de mon âme, je souhaite que l'an neuf vous rende à votre famille et donne aux Alliés la Victoire et la Paix !

J'ai fort apprécié la photographie prise sur les bords de l'Yser et je la conserverai parmi mes plus chers souvenirs. De même que la Marne a sauvé la France, je crois qu'il n'est pas téméraire de dire que l'Yser a sauvé l'Angleterre.

Je vous donne avec plaisir le renseignement demandé à propos des plaines d'Abraham. Ce plateau historique fût la propriété d'un Français du nom d'Abraham Martin, d'où ce nom d'Abraham qui

lui est resté. Ces plaines demeurent célèbres par la bataille décisive qui y fut livrée le 13 septembre 1759 entre les Français et les Anglais. Les milices canadiennes luttèrent là, un contre dix, et Montcalm, général français, y fût mortellement blessé, alors que Wolfe, général anglais, trouva la mort au milieu de son triomphe qu'il ne dût qu'à la trahison de Vergor. A partir de cette date le Canada fût perdu pour la France.

Afin de mieux vous faire connaître notre ville historique et ses alentours, je vous envoie un livret contenant bon nombre de vues intéressantes. Aimez-vous la chûte Montmorency d'où s'écroule en gerbes neigeuses une des plus belles cataractes d'Amérique? La hauteur en est de 240 pieds et le bruit s'en perçoit à plusieurs milles... A quelques arpents, en amont, vous voyez les Marches Naturelles, endroit attrayant par son aspect étrange et sa sauvage beauté, et qui consiste dans une succession de rochers superposés avec une régularité presque parfaite... Oh! que d'élégantes promenades de touristes, que d'agréables parties de plaisir ont fait résonner les échos de ces bois de sapins qui bordent la Montmorency, aux jours d'avant-guerre!.. Ces ombrages verront-ils encore passer des couples

jeunes et gais lorsque la Paix sera faite ?... Nous le souhaitons !

Je mets fin à ce babillage, vous priant d'accepter en souvenir cette plume-réservoir qui pourra vous être utile si l'encre vient à manquer au " patelin "...

Et que Dieu vous conserve !

Janvier 1918.

Raymond à Louise

C'est fort gentil de vous être souvenue de moi à l'occasion de la nouvelle année ; mais vous mériteriez d'être grondée de m'avoir ainsi comblé d'attentions...

J'ai reçu en bon état votre plume automatique, ce dont je vous remercie cordialement. Je garderai précieusement ce souvenir pratique et délicat de la meilleure des marraines de guerre... Je me demande s'il me sera possible, un jour, de payer la dette de reconnaissance que j'aurai contractée envers vous... Oh ! comme vous remplacez bien la petite sœur qui est demeurée là-bas !...

Ma santé est toujours bonne, et depuis que vous m'écrivez sur un ton si familial et si doux, le vilain

cafard n'a plus de prise sur moi. Vous êtes la petite lueur bienfaisante de ma vie !

Des ennuis, oh ! Dieu, si j'en ai !... Mais il m'est chaque jour donné d'en voir de plus malheureux que moi, et je n'envie pas le sort des plus fortunés. Faute de mieux, je ne me plains pas de ma condition présente !

N'allez pas me croire désappointé parceque vous vous faites passer pour la si " vieille " marraine qui m'a tenu sur les fonds baptismaux !... Oh ! mais, pas le moins du monde ! Et je vais moi-même vous confier un secret, qui vous fera rire peut-être : je suis un " vieux garçon ". un vieux célibataire, tout simplement... En êtes-vous déçue ?... Répondez franchement !

Vous constatez que je commence à me découvrir un peu, à vous faire mon portrait... Je n'ai peut-être pas les couleurs qu'il faut ; mais vous devez songer que nous sommes aux jours de guerre, hélas!.. La Paix seule pourra me redonner mes " teintes " réalistes, et Dieu sait quand elle nous sera accordée cette Paix que nous désirons tous !

J'ai pu me procurer enfin quelques cartes illustrées : Anvers, notre métropole est assurément un des plus beaux ports de toute l'Europe comme aussi

l'un des plus importants, au point de vue commercial, de la Belgique. Vient ensuite Louvain, remarquable par son Université de premier ordre et sa belle Kermesse flamande annuelle. Cette ville martyre a été brûlée avec toutes ses richesses lors du passage des hordes allemandes au début de la guerre.

Bruges est peut-être la plus calme de nos villes des Flandres.

L'hiver n'est pas trop rude cette année, les beaux jours s'annoncent déjà, et les souffrances physiques et morales nous semblent toujours plus légères sous un rayon de soleil printanier...

Je vous quitte, avec l'espoir de vous lire sous peu.

Février 1918.

Louise à Raymond

En vous lisant, mon cher cousin, je saisis bien la véritable signification du mot *courage* !... La conduite de tous ces braves, qui sont vos compagnons, est une perpétuelle leçon de patriotisme et d'honneur, et les vieux grognards de Napoléon vous salue-

raient en frères s'ils pouvaient aujourd'hui surgir de leurs tombeaux.

Oh ! voulez-vous bien ne pas me parler de reconnaissance pour ces petites gâteries qu'une marraine a le droit et le devoir de prodiguer à son filleul !... D'ailleurs le monde entier n'est-il pas largement endetté envers la Belgique et ses nobles enfants ?... Nous sommes vos débiteurs, croyez-moi !

Pourquoi aurais-je été déçue d'apprendre que vous êtes un célibataire, et un " vieux " encore ?... Mais vous n'êtes pas grognon ! l'humeur joviale habite en vous ! et s'il m'était permis de formuler ici un jugement téméraire, je déclarerais que vous avez dû passer une bonne partie de votre vie à raconter aux femmes d'aimables choses, à tenir des propos galants... Voilà !... Puis vous avez un cœur sensible et bon... Qu'importe alors le nombre des années, si l'âme reste jeune ?

Les cartes que je vous adresse aujourd'hui vous montrent sous divers aspects la vieille chapelle de Notre-Dame des Victoires, nom qui lui fut donné en reconnaissance d'une protection toute spéciale de la bonne Vierge lors des attaques dirigées contre Québec en 1690 et 1711 par les amiraux anglais Phipps et Walker.

Si l'Angleterre avait conquis le Canada à cette époque où nous étions si peu nombreux, qui sait ? si notre langue et notre foi auraient pu résister, et ne pas être submergées sous le flot envahisseur...

Cette pensée que j'évoque en passant me rappelle quelques vers de Charles Gill, un de nos poêtes canadiens, que je veux vous citer :

" Fils d'Albion ! Dieu mit des obstacles sacrés
Devant nos cœurs français qui narguent les conquêtes.
Notre peuple, jamais vous ne l'engloutirez
Dans l'océan vorace où grondent vos tempêtes,
Vous n'étoufferez pas, sous un jargon jaloux,
La langue maternelle, élégante et sonore !
Vous n'éteindrez jamais l'astre de notre aurore :
La Canadienne aux beaux yeux doux !..."

Neuf heures sonnent, mon ami... Je vous souhaite le bonsoir !.

Mars 1918.

Raymond à Louise

Cousine, je ne sais rien de vous depuis plusieurs jours... Me vole-t-on vos lettres ?

En espérant toujours la bonne missive qui ne vient pas, je vous adresse une vue du Palais des Princes Évêques, à Liège. Vous n'ignorez pas que Liège est la ville héroïque entre toutes, et c'est là que s'est produit le premier choc de la guerre mondiale. La petite armée belge y tint en respect des centaines de mille soldats boches, et plus de quarante mille allemands y laissèrent leur vie.

La vignette suivante vous donnera une bonne idée de Malines où demeure notre vénéré Cardinal Mercier, ce héros si grand et si humble dont l'histoire parlera longuement.

Mais j'entends prononcer mon nom... on distribue les colis... et vos bonnes chaussettes du pays m'arrivent enfin... Oh ! je les porterai avec plaisir, et je vous remercie pour ces mailles de chaude laine que vos fines mains ont entrelacées pour le cousin belge que vous gâtez comme un frère. Je ne pourrai jamais m'acquitter...

Dois-je vous parler des choses d'ici ?... Le coup que nous porte la Russie, par sa défection, est des plus tristes. Les allemands n'auront plus à combattre que sur un front, et nous devons nous attendre à une formidable offensive qui dépassera toutes celles faites jusqu'à ce jour. Le feu ne cessera pas,

la bataille va se faire plus sauvage ; mais le moral des Alliés reste fort en dépit de la sombre perpective des luttes prochaines, et nous attendons de pied ferme les casques à pointe... Peut-être devrons-nous reculer de quelques kilomètres sous la pousée des lourds bataillons de la lourde Allemagne ; mais quant à les laisser passer, jamais !

L'Amérique continue de nous envoyer des renforts, et bientôt nous possèderons sur nos adversaires une supériorité numérique fort sensible tant en hommes qu'en munitions.

Croyez-vous toujours à la profonde reconnaissance de votre filleul qui vous envoie, en terminant, sa meilleure pensée ?... et qui attend avec impatience une bonne petite lettre qui tarde à venir...

Quelque part au front, le lendemain.

Hier soir enfin le vaguemestre m'a remis la missive tant désirée... Je viens aussi de recevoir les jolies cartes que vous m'avez adressées " deux jours plus tard "... Je vous remercie de me donner si gentiment un cours d'histoire du Canada tout en me faisant connaître l'âme canadienne, la vôtre, ma cousine, dans toute sa grâce et sa beauté.

Mais dites donc, c'est vrai ça, qu'il vous faut ajuster vos lunettes pour m'écrire de si jolies choses ? Lorsque je savoure vos pages, il me semble voir comme en un rêve le sourire qui doit se jouer sur vos lèvres pendant que votre plume trotte sur le papier... Chère " petite vieille " au cœur jeune et bien français, vous m'amusez énormément et j'apprécie à sa juste valeur la fraternelle sympathie que vous accordez à l'inconnu bruxellois de l'ancien monde.

Me permettez-vous de vous parler des miens, de ma famille, vu que les amis de nos amis sont toujours un peu nos amis?... Oh ! quelques menus détails seulement pour vous faire connaître que mon père est mort il y a dix ans déjà, et que, jusqu'à la guerre présente, j'ai toujours vécu, heureux et content, entre les cajoleries d'une bonne petite sœur et la tendresse inépuisable d'une maman. Je sens bien maintenant quelle profonde affection mon cœur a vouée à jamais à ces deux êtres chéris, et je ne crois pas vous ennuyer en vous parlant d'Elles, vu que vous vous êtes un peu engagée à les remplacer... jusqu'au jour de la Victoire... N'est-il pas vrai ?

Je vous inclus un numéro de la *Libre Belgique* qui s'imprime sous le nez des Boches... J'espère

qu'il vous amusera... Savez-vous qu'en pays envahi les punitions les plus terribles menacent celui qui est trouvé porteur de cette feuille?...

C'est la " Kulture " teutonne qui veut ça !

Au revoir, Marraine.

Mars 1918

Louise à Raymond

Je reçois vos deux lettres ainsi que les cartes illustrées... J'aimerais fort pouvoir visiter un jour les villes de Belgique qui renferment des merveilles d'art et d'architecture que nous ne trouvons pas en notre jeune pays... J'ai surtout admiré le palais de votre éminent archevêque de Malines, le Cardinal Mercier.

Ce nom me fait évoquer celui d'un grand canadien dont le souvenir nous est cher : feu l'honorable Honoré Mercier, dont les ancêtres vinrent de Tourouvre (France), s'établir en Canada, et qui fut à une certaine époque le meilleur de nos hommes d'État.

Ah ! ah ! vous me trouvez taquine, Monsieur !... Je vous dirai que c'est mon moindre défaut, une façon à moi d'arriver à un but que je ne vous cacherai pas : celui de bien connaître mon cousin de guerre et de le forcer peu à peu à se montrer sous son vrai jour... Allez dire maintenant qu'une femme ne sait pas toujours obtenir ce qu'elle désire savoir !

Et puis j'ai reçu la photographie dont vous avez parlé il y a des mois déjà... Elle est tombée tantôt des feuillets que je dépliais, et je cherche maintenant la figure de mon filleul inconnu. Mais là, à droite, ce grand garçon qui regarde en souriant, avec un petit air moqueur au fond des yeux?... Ça ne peut être que vous, et veuillez ne pas tarder à m'apprendre que mes lunettes de " vieille " marraine n'ont pas trompé mes yeux et mon cœur...

Un courrier va bientôt partir pour l'Europe et j'achève ma lettre en vous incluant quelques cartes montrant le vieux Séminaire de Québec, le couvent des Ursulines, des Hospitalières et autres édifices de notre ville.

Bon courage, mon brave ami !

Mars 1918.

Raymond à Louise

Chère cousine, j'ai deux heures de liberté et je vous en consacre les premières minutes...

Puisque les vues que je vous adresse continuent de vous intéresser, je vous en envoie deux de la ville de Gand, vieille cité des Flandres, renommée pour ses filatures et surtout pour son horticulture. Elle est le jardin de la Belgique ! Une exposition internationale y fût tenue en 1912 et les Boches n'ont pas manqué de l'exploiter sournoisement en vue de leur occupation future... Deux ans plus tard, en 1914, ils y firent, hélas ! leur entrée!

Autrefois Gand expédiait de par le monde entier ses plus belles plantes ; mais il faudra des années et des années avant que cette " industrie " florissante retrouve son activité et son importance de jadis. Les vandales d'aujourd'hui saccagent tout ce qu'il y a de plus beau ou enlèvent les plantes les plus rares...

Vous faites acte d'humilité en parlant de votre pays si jeune qui ne renferme pas les merveilles artistiques qu'on peut admirer en nos villes ; mais laissez moi flatter délicatement votre fierté de Cana-

dienne en vous disant que vous vivez dans une contrée charmante et poétique, attrayante au plus haut degré, et dont les beautés naturelles valent bien les beautés artificielles de nos anciennes cités.

Je ne peux m'empêcher de sourire quand je songe à la petite photographie qui devait intriguer votre curiosité bien légitime... Vous avez deviné juste, et je vous félicite !... Vous ne m'en voulez pas de cette espièglerie que je me suis permise ?... Il faut bien badiner un peu pour rester jeune et ne pas vieillir doublement par ces jours de lutte et d'ennui!

La vie est rude et triste ici : l'offensive dont je vous ai parlé déjà est déclanchée. En ce moment même quelques avions ennemis nous survolent ; mais ne vous effrayez pas : nos canons leur font si bon accueil qu'il vous faut vite vous rassurer... Le ciel est tout plein de petits nuages blancs, signes caractéristiques de l'explosion des shrapnells... La nuit, le champ de bataille en est tout éclairé, et cela donne lieu à d'émouvantes scènes !...

Je cesse mon bavardage, car la censure, cette maussade " Anastasie ", pourrait bien se fâcher et couper de ses longs ciseaux quelques passages trop " réalistes ".

Toutefois, je vous inclus un article sur les combats de l'Yser. J'espère qu'on le laissera passer quoiqu'il soit intitulé : " On ne passe pas ! "

Au revoir, cousinette ! Votre babil m'intéressera toujours...

"On ne passe pas!"

“ON NE PASSE PAS !”

LES COMBATS SUR L’YSER

Cinq heures et trente. Déjà les premières lueurs de l’aube se devinent au levant.

La nuit a été presque calme ; les hommes de garde sondent le terrain encore peu connu, en pensant que bientôt ils pourront reposer leurs membres las, pour reprendre, la nuit suivante, l’éternelle garde qu’ils ont montée un peu partout sur l’Yser, où la consigne est unique : “ On ne passe pas”

Soudain un tir violent se déclanche, déversant des obus, hurlant et fracassant, sur les premières lignes, sur l’arrière, sur les postes, sur les routes. Il en pleut partout, de tout calibre, en une cadence toujours plus précipitée ; bientôt un nuage de fumée se mêle à la buée matinale que le froid plus vif du matin refoule à fleur du sol.

A St-Georges, les ruines du village et les tranchées sont noyées dans la blancheur laiteuse. Au nord du Canal, à Nieuwendamme, l'impression est plus saisissante encore; les ombres se meuvent comme dans une inondation qui cherche à les engloutir.

Partout des obus à éclatement sec annoncent le gaz perdide ; on tousse, on crache, et bientôt le masque protecteur a recouvert les visages, et ce travestissement des hommes courant tous au combat où ils vont faire parler leur âme, leur haine, et leurs armes, a quelque chose de tragique dans le clair obscur du matin. La lueur des explosions jette toujours ses points violents au milieu d'un bruit d'enfer.

Des fusées diverses montent vers le ciel comme une prière. Mais c'est un ordre, car aussitôt la foudre éclate vers l'arrière, et vient tripler, quintupler le vacarme autour de nous.

Braves artilleurs ! Leur aide rapide donne chaud au cœur : ils vont largement faciliter notre tâche !

Le jour levé semble vouloir nous éclairer en ami dans la lutte qu'il va falloir livrer. Les balles sifflent, les grenades claquent, l'ennemi s'est avancé à la faveur de son tir et a pris possession des trous d'obus formant une ligne abandonnée volontairement.

Ses colonnes nombreuses et fournies emportent des mitrailleuses ; mais les nôtres, à leur poste malgré les projectiles qui éclatent de toutes parts, répondent avec vigueur et clouent sur place les colonnes ennemies qui ne se contentent pas d'un premier gain.

En effet, elles poussent vigoureusement en avant dans les boyaux, dans les intervalles, et cherchent par tous les moyens à nous refouler. Mais nous sommes carabiniers, disent les officiers et les hommes, et si vous nous avez fait l'honneur d'envoyer contre nous l'élite de vos " stoss struppen ", vous devriez vous rappeler qu'avec les " Diables noirs ", de si glorieuse mémoire, " On ne passe pas ! "

Tout aussitôt notre tir allonge ses rafales, nos braves surgissent, conduits par de non moins braves officiers, et refoulent les assaillants par une énergique contre-attaque.

Nous reprenons la moitié du terrain abandonné " par ordre ", mais les mitrailleuses fauchent largement dans nos rangs et les vaillants qui restent se tapissent à leur tour dans le terrain dont ils viennent héroïquement de reprendre une part.

On se reforme, on se compte, on se réapprovisionne.

Que d'actes de bravoure en ces minutes tragiques ! Combien d'héroïques efforts resteront ignorés et non récompensés !...

Des ordres arrivent bientôt et aussi des renforts, car nous ne pouvons laisser souiller par l'ennemi la moindre parcelle de ce qui reste de la Belgique inviolée.

De nouvelles colonnes se préparent ; l'artillerie écrase à nouveau la position occupée par l'ennemi, et deux fois dans un élan admirable, avec l'esprit d'abnégation le plus complet, elles se heurtent à l'ennemi qui tient ferme encore, mais dont la part conquise diminue chaque fois.

Ah ! les braves gens ! faut-il qu'ils aient l'esprit du devoir pour se lancer ainsi contre les mitrailleuses qui crachent la mort ! Faut-il qu'ils comprennent la nécessité de lutter pour retrouver les villes de leur Belgique, leurs parents, leurs femmes, leurs enfants ! Faut-il qu'ils aiment ce sol où reposent les leurs, pour se sacrifier ainsi pour leur Roi et leur Patrie !

Mais au Nord la lutte est restée aussi ardente qu'indécise. La nuit est revenue, il reste quelques points à reprendre et, sans avoir soufflé un moment, sans avoir reçu le moindre aliment, les hommes

décident spontanément de continuer la lutte, jusqu'à la victoire complète.

Les équipes sont reformées, les vaillants se redressent ; une pluie de grenades donne l'occasion de reprendre mètre par mètre un boyau où l'ennemi s'est solidement accroché. Dans la nuit, les balles de ses mitrailleuses continuent leur œuvre de destruction, mais au matin il se trouve repoussé dans les dernières extrémités.

Alors un assaut irrésistible refoule définitivement ces épaves de la lutte. Venus fiers et insolents, ils iront dire aux leurs que de notre côté " on est toujours là ! "...

Un peu plus au Sud les Allemands n'ont pas attendu l'aube pour prendre prudemment le chemin du retour, abandonnant leurs morts nombreux.

La victoire est complète, honneur à nos vaillants carabiniers ! Saluons-les bien bas, mais n'oublions pas ceux qui sont tombés et dont la mort illustre la vaillance de ces belles troupes, luttant pour reprendre cette parcelle de terre aimée.

Sur la croix surmontant leur tombe, nous lirons avec émotion :

" 18-19 *mars. Nieuwendamme. Tombés glorieusement pour la défense de leur pays.* "

quand nous irons bientôt au cimetière leur porter avec une prière l'hommage de notre admiration et de notre gratitude.

Ici, fiers de leurs exploits, nous restons l'arme au bras, en attendant l'heure bénie où nous pourrons les venger, impatients aussi de terminer avec honneur cette lutte épique, non seulement en gardant ce que tous nous défendons avec vaillance, mais aussi avec le ferme espoir de reprendre bientôt et pour toujours ce qui a été ravi aux nôtres et à nous-mêmes : La libre Belgique !

Avril 1918.

Louise à Raymond

Votre dernière lettre m'apporte l'heureuse certitude que vous êtes encore de ce monde, bien joyeux, toujours aimable en dépit des soucis qui vous tiennent, et l'inquiétude que j'avais de vous, née de votre silence, s'est aussitôt dissipée. . .

La lecture de ces pages narrant les combats qui immortalisent votre glorieux régiment m'a profondément émue. Oh ! quelle épopée magnifique vous

écrivez en ce moment et combien admirable est la vaillance de vos soldats belges, fiers et tenaces, qui ne craignent pas la mort, et qui acceptent avec courage les privations et les douleurs de la guerre parce qu'ils ne veulent pas accepter ce que le Boche leur a présenté bien simplement : la forfaiture à l'Honneur !

Espérons que les renforts américains qui vous arrivent constamment rachèteront la défection russe et feront pencher la balance en faveur du Droit et de la Justice.

Comme tout ce qui concerne le Canada paraît vous intéresser, je vous adresse quelques découpures de journaux... Un extrait vous donne le résumé de la conférence faite par François Veuillot sur "l'âme canadienne" Vous trouverez aussi une description parfaite des caps Eternité et Trinité, deux immenses rochers que des Titans dûrent tailler dans les Laurentides pour ensuite les rouler sur les bords du mystérieux Saguenay...

Mais notre métropole, Montréal! Vous n'en connaissez peut-être pas beaucoup ?... Je vous envoie donc un livret de vues qui vous permettra de visiter, sans cicérone, l'ancienne Ville-Marie de Maisonneuve, la plus importante des villes canadiennes.

Je vous inclus encore une photographie de ma demeure. Si vous passiez, le soir, devant les grandes fenêtres centrales, vous pourriez voir, par les persiennes à demi fermées, votre marraine écrivant à son filleul, dans la paisible solitude de son agréable " retiro ".

La température est idéale ici : le printemps s'avance et c'est la joyeuse saison du sucre au Canada... Je présume que vous aimerez goûter de ce délicieux produit de nos érables dont la sève ne tarit pas, et je vous envoie ce jour même un échantillon de ce que nous appelons chez nous " le sucre du pays ". Dans une prochaine lettre je vous donnerai des explications qui pourront vous renseigner mieux sur cette industrie prospère.

N'oubliez pas de me parler longuement encore de vous, de votre noble régiment, de vos souffrances et vos joies, et je prierai le Dieu des batailles pour vous, lui demandant de vous donner bientôt la Victoire tant désirée...

Je vous garde toujours la même amitié fraternelle !

Avril 1918.

Raymond à Louise

Merci des jolies cartes datées " poisson d'avril "! Merci encore de vos bonnes attentions et des vues splendides qui me révèlent au cours des jours les beautés naturelles de votre Canada !... La description des caps Éternité et Trinité m'a grandement intéressé et la conférence de Veuillot sur l'" âme canadienne " confirme bien l'opinion que je m'en étais faite déjà et prouve le loyal attachement que vous portez à l'idéal français.

C'est fort gentil de m'avoir fait connaître le petit coin de votre demeure d'où s'envolent, comme des papillons lumineux, les bonnes pensées qui viennent mettre du soleil en mon âme de soldat... Il me semble voir, derrière ces fenêtres mi-closes, la charmante cousine que vous êtes, noircissant son papier, un sourire sur les lèvres, pour envoyer un peu, de sa gaieté au petit poste de T...

Vous m'avez dit quelques mots de la saison des sucres d'érable... J'ignorais complètement que cet arbre pût donner du sucre doux au point d'en permettre l'exploitation... J'ai reçu l'échantillon annoncé, ainsi qu'une boite de chocolats et autre

douceurs... Cousine, vous me gâtez, c'est vrai !... et je n'ai pourtant pas la force de vous gronder... Voyez-vous, ces attentions féminines sont si réconfortantes à l'âme d'un combattant !

Voici maintenant quelques notes sur notre armée d'avant-guerre. Je les écris sur des cartes représentant nos soldats des différents corps au beau temps de la paix. La Belgique d'alors, indépendante et neutre, n'était pas très militariste !

Les deux grands voisins, l'Allemagne et la France, avaient garanti sa neutralité, et ma foi, nous avions une certaine confiance en cette parole donnée.

L'armée était donc recrutée par " tirage au sort ".

Arrivé à sa vingtième année, chacun passait devant l'urne, et y puisait le " bon " ou " mauvais " numéro qui décidait de son sort militaire.

Les mauvais numéros (galetteux) pouvaient encore se faire remplacer ! Le gouvernement se chargeait de trouver ce remplaçant moyennant la somme de dix-huit cents francs.

Les volontaires " remplaçants " touchaient naturellement cette somme, et le " remplacé " était libéré de toute obligation militaire (congé illimité).

Le service militaire durait, suivant l'arme, de dix-huit à vingt-quatre mois.

Comme vous pouvez bien le supposer, la bourgeoisie était rare à trouver dans nos casernes parmi nos braves pioupious.

1910 mit fin à ce favoritisme. Une loi nouvelle fut votée, décrétant qu'un fils par famille devra dorénavant servir.

1912 amena de nouveaux changements. Le gouvernement apprit par un document secret transmis par un de ses agents résidant en Allemagne, qu'en cas de guerre avec la France, l'Allemagne passerait probablement par la Belgique.

La chambre belge fut réunie immédiatement en comité secret et vota, quelques jours plus tard, le service obligatoire et personnel, le même qui existe en France depuis 1870.

L'effectif de 1913 fut donc supérieur à celui des années précédentes, mais la nouvelle loi ne devait donner son plein effet qu'en 1916-1917. Nous aurions eu alors 500,000 hommes sous les armes.

Mais 1914 amenant cette horrible guerre, il n'y eut que 117,000 hommes environ à servir sous les drapeaux.

J'arrête maintenant... J'ai écrit " à la diable ", ayant mes genoux pour pupitre et pour siège un tas de cailloux, et je songe que j'aurais été plus à l'aise

chez moi... Oh ! chez moi ! Y retournerai-je seulement ?...

Acceptez, voulez-vous ? l'expression de ma sincère reconnaissance...

Mai 1918.

Louise à Raymond

Vous avez, mon cousin, une grande délicatesse de cœur. Vous ne pouviez rien trouver de plus intéressant que ces six cartes illustrées me parlant des divers corps de l'armée belge d'il y a quatre ans. Je conserve toutes ces choses pour les relire plus tard, quand je serai plus " vieille "

Je constate que vous ne perdez rien de votre bonne humeur... et vous ne devez pas donner souvent des punitions à vos subalternes... Suis-je importune, ou curieuse, d'émettre cette supposition qui pourrait bien être une question timide ?

J'avais promis de vous donner des détails sur l'érable canadien. Voici : je vous dirai d'abord que cet arbre nous est cher, et que sa feuille finement découpée est notre emblême national.

Or, aux premiers jours de mars, à l'époque appelée communément "démolissement du sucre", l'habitant s'en va dans son érablière percer le flanc rugueux des érables. L'opération se fait au moyen d'un vilebrequin, à deux pieds et quelques pouces du sol. Dans l'ouverture qui n'est profonde que d'un pouce à peu près, il enfonce un chalumeau auquel il suspend une chaudière qui recevra la sève qui tombe goutte à goutte et qui deviendra plus tard sucre blond au sirop doré.

On fait ensuite bouillir cette sève et quand elle atteint une certaine densité, on la coule dans divers moules de bois, de toutes formes, représentant tantôt une maisonnette, tantôt un livre avec un crucifix dessus, et souvent même un cœur, où le sucre se durcit légèrement... N'est-ce pas que c'est charmant ces cœurs en sucre, tendres et délicieux, que l'on croque à belles dents !...

La quantité de sucre à retirer d'un érable dépend beaucoup de la situation de la "sucrerie", suivant l'expression du terroir. Ainsi dans une érablière bien ensoleillée, chaque arbre peut fournir de deux livres à deux livres et demie de sucre.

A part cela, il y a aussi le côté amusant qui ne manque pas d'attractions. Une "fête à la tire",

ou une partie de sucre est un divertissement fort apprécié des Canadiens de tous les âges : la marche en pleine forêt, l'arôme qui se dégage des grandes bouilloires, le sirop dont on fait la " tire " dorée en le renversant sur la belle neige blanche, les " grillades ", les " crêpes au lard ", le sucre en grain, etc., etc. Mais je m'arrête, car toute la " litanie " des attraits y passerait, et voilà que la pendule m'avertit de me taire.

Suis-je bien inspirée en vous adressant un livre de chroniques traitant de voyages à travers le Canada?... Le titre en est : " Chemin faisant ". Parmi les pages descriptives, j'ai glissé quelques vues d'Ottawa.

Bonjour, mon cousin belge ! au plaisir de vous lire.

Pas de Calais, mai 1918

Raymond à Louise

J'ai été tellement occupé en ces derniers temps que je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre... Mais n'allez pas croire que je vous oublie; non, ma

pensée s'envole très souvent vers vous, qui êtes pour moi ma véritable sœur lointaine...

Je vous remercie du bon morceau de sucre reçu hier. A l'armée belge, le café est notre seule boisson. Autrefois, on pouvait la sucrer ; mais la pénurie actuelle nous en a fait passer le goût, et nous buvons notre café naturel, sans trop rechigner... On ne s'en porte pas plus mal assûrément, mais de savoir que j'ai maintenant une petite provision de sucre canadien en réserve, ça me fait du bien et me rend plus gai...

Merci encore des détails que vous me donnez sur l'industrie érablière qui est une chose tout à fait inconnue ici.

Oh ! mais voici que vous désirez savoir si je punis mes subalternes, et vous vous y prenez finement !...

Pour satisfaire votre gentille curiosité, je vous dirai qu'au temps où j'étais dans l'infanterie j'ai bien donné, si je me rappelle, quatre et huit jours d'arrêt à un soldat, pour insubordination. Je voulais faire un exemple. Je ne vous cache par que la pauvre victime de ma sévérité n'a accompli que la moitié de la punition... Mais généralement j'obtiens pleine obéissance et satisfaction de mes hommes sur l'expression toute simple de ma volonté.

Puis à quoi bon jurer, crier, menacer ?... On ne peut pas en obtenir plus, et j'ai l'habitude d'agir avec modération. Jadis, au beau temps de la paix, j'avais quinze ouvriers chez moi, que j'estimais et qui me le rendaient bien... Jamais nous ne nous sommes brouillés !... Aujourd'hui je commande à deux cents braves, et je vous assure qu'ils me font la tâche facile, très facile même.

J'attend le volume annoncé et je suis certain qu'il me plaira beaucoup parcequ'il vient de la cousine canadienne dont le goût ne peut être pris en défaut... Et ça va me distraire de lire un peu. A la longue, la vie que nous menons engourdit le cerveau.

Je suis bavard, n'est-ce pas ?... Qu'y puis-je faire ? bonne petite sœur : je suis en permission et j'en profite... Vous ne m'en ferez pas reproche, je suppose ?

La nourriture est bonne ici. Oh ! il y a longtemps qu'on ne voit plus de pain blanc, mais celui-ci n'est pas mauvais cependant. Et puis, il y a le lit, un lit avec des draps blancs. Un lit !... Il faut que je vous en cause ! Un lit, dans le " civil " c'est un rien, on peut y passer toutes les nuits de sa vie sans réaliser le repos qu'il procure. Mais un soldat qui a dormi des mois, des années, un peu partout sur

les planches, sur la paille, dans des abris presqu'inondés, trouve tellement bon d'avoir un lit, un vrai ! qu'il le raconte à tout le monde tant celà lui paraît étrange...

Je viens de recevoir une carte de ma mère ; elle est timbrée de l'odieuse marque allemande ! Il faut que ces infâmes mettent leur empreinte jusque sur l'expression de nos plus chers sentiments ! Cette carte ! Six lignes en tout, me disant que là-bas on pense à nous, on prie pour nous, et qu'on espère nous revoir bientôt !... Entre ces petites lignes, je lis la tendresse maternelle, la piété familiale ! En un instant, la chère patrie surgit devant moi, le cercle intime du foyer, la maison où s'écoulèrent les jours heureux des années paisibles...

Mais la nostalgie me gagne,.. mes yeux s'embrouillent maintenant... Je songe au retour probable et lointain... Je me sens le cœur d'un enfant.

Bonsoir, marraine ! Pensez à moi !

———

Un mot encore : j'ai pu me procurer le compte-rendu de la mémorable bataille du 17 avril, de Kippe à Langemark, et je vous l'adresse, croyant

qu'il vous intéressera. Pourvu qu'"Anastasie" ne se mette pas en tête d'y couper quelque peu... Elle a été gentille pour vous jusqu'à ce jour, car vos lettres m'arrivent intactes... Faut-il croire qu'elle ne s'attaque qu'aux neutres ?

Bataille de Kippe a Langemark, 17 avril

Les détails arrivent en abondance sur l'échec sanglant subi par l'ennemi avant-hier dans son attaque contre l'aile méridionale de notre front. Il faut le dire à la gloire de nos défenseurs: ils ont administré à un ennemi, rendu présomptueux par ses succès de la Lys et l'énorme supériorité de ses effectifs, une maîtresse leçon. Ce fut rapidement et merveilleusement mené : les Allemands, bousculés, poursuivis, culbutés ou capturés, se sont trouvés reconduits dans leurs tranchées de départ, ou en route pour notre arrière-front, avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui se passait...

Le champ de bataille

Le secteur d'attaque est nettement limité à son extrémité nord par le hameau de Kippe, à cheval

sur la route de Dixmude à Steenstaete, et à son extrémité méridionale par le village de Langemark, que nos alliés britanniques viennent de céder à l'ennemi dans le repli qu'ils ont dû opérer sur Ypres. Entre ces deux localités, c'est la plaine marécageuse traversée par cent ruisseaux dont les plus considérables, le Coverbeek et le Kortebeeke, étalent leurs eaux fangeuses devant nos parapets de " vaderlands " et voient nos postes avancés. A l'horizon, les débris de ce qui fut la forêt d'Honthulst, jadis asile inviolé de nos buschkanters, aujourd'hui repaire redoutable de canons gros et petits, d'obusiers et de mitrailleuses.

Le but de l'attaque

Quand toutes ces pièces eurent ouvert la danse dans la nuit du 16 au 17, et que l'infanterie de quatre divisions allemandes s'élança dans le " No man's land " gluant, nos ennemis savaient bien ce qu'ils se proposaient de faire. Dans leurs desseins, cette attaque en force devait emporter nos villages de Merkem, Luyghem, Ashoop, Verbrandemis et Bixshoote, atteindre Steenstraete et porter leurs vagues jusqu'au canal de l'Yser. Voilà pour l'objectif

tactique. Pour ce qui est du but stratégique, cette opération se rattachait étroitement au développement de l'action au Sud d'Ypres. Si une marche par le Nord avait pu réussir, comme une approche par le Sud a manqué de le faire, les troupes qui tiennent Ypres se seraient trouvées dans une situation extrêmement périlleuse. L'espoir de réaliser un beau coup de filet a été pour beaucoup dans l'acharnement des attaques, mais cet acharnement, la préparation minutieuse de l'action, la prépondérance des effectifs, tout cela a été vain. Une offensive préparée depuis le 11 avril et menée par quatre divisions a été brisée en quelques heures par quelques-uns de nos régiments...

Le butin, les exploits de nos fantassins

Tout était fini dans le courant de l'après-midi : notre ligne entièrement rétablie, et même des pointes hardies poussées dans les positions de l'ennemi. Le butin est considérable ; il se chiffre par 700 prisonniers, un canon de campagne de 77 mm, deux minenwerfers et 42 mitrailleuses. Les Allemands, tout en avouant que leur avance est enrayée, assurent qu'ils ont occupé des positions " évacuées par les Anglo-Belges ".

La vérité est que leur avance a été annulée, et qu'ils ne peuvent se vanter d'aucun progrès contre nos soldats.

Nos soldats !... Ils ont été magnifiques. Ils ont vraiment terrorisé le commandement allemand et tellement maltraité l'ennemi, que deux contre-attaques, en préparation le soir de cette journée fameuse de l'autre côté de la ligne, n'ont pas pu s'exécuter.

Le Boche y a renoncé, assuré d'avance de l'inutilité de ce nouvel effort, et peut-être effrayé de la démoralisation de ses troupes après une telle raclée. Un officier allemand fait prisonnier par les nôtres ne s'est pas fait faute de nous l'apprendre. Nos fantassins ont été aussi admirables dans la résistance, aux premières heures de la journée, que dans l'attaque qui leur a fait reprendre le dessus. Ah ! cette attaque impatiemment attendue, elle parut décupler leur vaillance. Il ne fallait pas être grand clerc pour s'apercevoir que nous luttions contre des forces supérieures ; néanmoins, ils sont partis à la baïonnette, " en chantant ", et leur enthousiasme était indescriptible. Il semblait qu'on leur eût commandé de prendre Bruxelles. Et les réserves qui se pressaient vers la première ligne, pour se ruer, quand leur tour serait venu, passaient devant le poste

d'état-major en acclamant leur général et en criant : " Vive Jacques ! " . . .

A Aschoop, la garnison de l'un de nos avant-postes, atteinte dès huit heures et dix du matin par les vagues allemandes, fut bien vite dépassée et cernée. Jusque dans l'après-midi, elle résista aux assauts lancés contre elle. Les grenades pleuvaient, même le canon fut appelé à la rescousse des assaillants : la garnison tint héroïquement, et quand, à 2 heures, notre contre-attaque repoussa l'ennemi, on trouva les derniers hommes valides derrière leurs mitrailleuses, le visage noirci, les vêtements déchirés et souillés de sang, qui tenaient toujours. . .

Artilleurs et aviateurs

Faut-il parler de nos artilleurs ? Rien n'a autant encouragé nos fantassins que la rapidité et la précision de leurs tirs. Leurs observations surtout furent d'une hardiesse incomparable : on en vit diriger les tirs et repérer les éclatements à vingt mètres des assauts. Deux d'entre eux, surpris et entourés par l'ennemi, tandis qu'ils accomplissaient leur tâche, se frayèrent un passage, les armes à la main, dans le groupe des Allemands et réussirent à regagner nos lignes. Quant à nos aviateurs, ils accompagnè-

rent l'infanterie à 25 ou 30 mètres de hauteur, mitraillant avec fureur les colones ennemies, subissant le feu des mitrailleuses et du canon avec un dédain absolu de la mort, tandis que montaient vers eux, du milieu de la fournaise, les acclamations enthousiastes de nos " piottes "...

Et ce fut, de la première à la dernière heure, une journée glorieuse. Le commandement, comme le soldat, s'est montré à la hauteur de sa tâche, et jamais personne n'a perdu son sang-froid. Pour avoir raison de notre armée, vraiment, il faudra que les Boches s'y prennent un peu mieux et appellent du renfort. Quatre contre un ! Nous avons beau jeu. Ils devraient le savoir depuis longtemps !...

Paris, mai 1918.

Raymond à Louise

Je compte bien vous lire à mon arrivée dans le Pas-de-Calais ; mais en attendant, je vous réponds par cœur... pendant que j'en ai la liberté.

Par une faveur toute spéciale j'ai obtenu de venir compléter mon congé à Paris, chez un oncle maternel, où je suis un peu chez moi. Hier soir, j'ai classé religieusement tout votre petit " dossier " que je laisserai ici pour me payer, même après la guerre, ce régal de missives reçues de ma bonne cousine de Québec.

Je trouve charmantes les quelques heures qu'il m'est donné de vivre loin de tout bruit militaire... Cependant, vous ne devez pas ignorer qu'à Paris " leur " gros " Kanon " fait des siennes durant le jour, et que la nuit, les " gothas " nous obligent d'aller dormir dans les caves... Bah ! on finit par n'y plus faire attention, à ces petites misères !...

Voici une carte reproduisant la Tour Eiffel. Vous savez que du haut de cette tour qui n'est haute que de 300 mètres et qui ne pèse que sept millions de kilos, on correspond régulièrement avec votre Amérique... On devrait me permettre de vous envoyer un bonjour par T. S. F. !

J'ai lu avec intérêt les spirituelles chroniques de voyage intitulées " Chemin faisant "... Elles m'ont déridé quelque peu, tout en m'intéressant, et je vous remercie d'avoir ainsi forcé mon cerveau paresseux à acquérir des connaissances nouvelles.

Eh ! bien, que dites-vous des traits " pas trop vieux " de votre filleul qui vient de poser chez le photographe ?... Les amis affirment que " je me ressemble "... Je vais tenter d'en faire parvenir un exemplaire à maman, et ce, par voie détournée. Oh ! la pauvre maman qui pense à moi là-bas... et dont les cheveux ont blanchi, à ce qu'on m'apprend, quand la reverrai-je ?...

Je m'arrête, sur cette pensée d'un retour que je souhaite, que j'espère de tout mon cœur, et je vous prie de croire à mon affection reconnaissante toujours...

Juin 1918.

Louise à Raymond

La brise qui soufflait ces jours derniers vers notre rive m'a apporté une agréable surprise : deux lettres bien charmantes, et votre portrait... J'ai donné à ce dernier une place d'honneur dans mon salon... Ce témoignage de votre amitié m'est certes très précieux !...

Savez-vous qu'on me demande parfois si ce joli soldat est mon parent ?... J'hésite à nier, car nous

sommes réellement " cousins " depuis plusieurs mois, par une parenté intellectuelle et réciproquement voulue, n'est il pas vrai ?...

"Anastasie" a dû se plaire à contempler vos beaux yeux... Elle s'y est même tellement attardée, qu'elle a oublié de censurer le récit de la glorieuse bataille du 17 avril... Ah ! quelle mémorable journée que celle-là ! Quels soldats magnifiques vous êtes !... Devant l'exposé de ces nobles exploits, les mots me manquent pour vous dire toute mon admiration !

Cette tendresse spontanée pour le petit lit blanc où vous avez pu reposer enfin, durant votre congé, m'a fait rire et réfléchir... Il me semble que le mien est meilleur depuis !...

Et la carte que vous avez reçue de votre maman ! Je devine les sensations qu'elle a mises en vous, et je comprends que vos yeux se soient mouillés... Grand enfant !... Je vais prier pour que vous retrouviez bientôt les baisers de votre mère aux cheveux grisonnants...

En furetant dans mes cartons, j'ai trouvé quelques vues de nos campagnes et d'endroits de villégiature " à la mode ". Voici d'abord Malbaie, un vrai petit morceau de paradis terrestre, oublié dans les

monts laurentiens... Les touristes étrangers se plaisent à visiter cette petite Suisse canadienne.

Vient ensuite St-Irénée, gracieuse plage des Laurentides qu'un de nos grands financiers, Sir Rodolphe Forget, a complètement transformée en dix ans : chateaux, hôtels somptueux et villas magnifiques ont surgi comme par enchantement, et cet endroit est devenu le rendez-vous favori de la société montréalaise et québecoise durant la belle saison.

Plus loin vous voyez Tadoussac, assis au bord des flots bleus, avec ses blanches maisonnettes entourées de frais bocages. On retrouve là plusieurs souvenirs du passé français. Ainsi, nous remarquons dans la petite chapelle des toiles signées Beauvais et Foucher, et un petit Enfant-Jésus qui fut jadis offert par les Dames de la Cour de Louis XIV, et qui sourit encore dans sa toilette de satin brodé d'or...

A quelques pas de ces reliques anciennes il y a l'hôtel Tadoussac, tout près du fleuve si large à cet endroit qu'il donne l'illusion de la mer...

Vers le nord nous trouvons Chicoutimi, ville très moderne du Saguenay, et dont les pouvoirs hydrauliques font la principale richesse.

Mais il se fait tard... et je vous souhaite une nuit reposante, remplie de beaux rêves...

Pas-de-Calais, juin 1918.

Raymond à Louise

Je vous écris quelques lignes au crayon. C'est une impolitesse, je le sais, mais je possède pour excuse une raison de force majeure : l'encre fait complètement défaut... et je sens un tel besoin de vous jaser un brin, que je n'hésite plus.

Allez-vous vous alarmer si je vous dis que je suis à l'hôpital militaire depuis deux semaines ?... Vous ne le devez pas, car la maladie n'est pas grave. Un commencement de typhus s'est déclaré dans notre compagnie, et deux jours plus tard, sur trois cents hommes, quarante étaient évacués. Mais le mal fut bientôt enrayé et nous sommes presque tous debout à l'heure qu'il est, et dans quelques jours nous reprendrons le harnais de guerre...

Hier je recevais un joli recueil de vers charmants et de grande actualité. J'ai reconnu là votre manière de choyer votre petit cousin. En lisant ces fines poésies canadiennes il me semblait que nous étions deux, vous et moi, à les goûter, à tourner les feuillets... Vous les avez choisis, ces vers, parceque vous les aimez, et tout comme vous, je les savoure et j'y entends chanter l'âme sensible de

votre noble pays... Plus tard, la guerre finie, leur charme agira encore profondément sur mon cœur dont vous avez su gagner la confiance.

On envoie les convalescents à Lourdes. Je pars tantôt, et de là-bas je vous écrirai plus longuement.

———

Lourdes, juin 1918.

Je suis à Lourdes, dans les Hautes Pyrénées. Vous avez dû entendre parler déjà de ce lieu de pèlerinage universel ?... C'est un endroit charmant, en vérité, mais à l'heure actuelle la vie y est fort calme. Au temps de paix, l'affluence est considérable.

Je vous écris sur les bords du Gave... Il fait un temps superbe, je respire à pleins poumons l'air pur des montagnes, enivré de repos, de solitude, et je me laisse bercer au murmure du vent et des flots, tout en relisant vos lettres, les plus anciennes aussi bien que les dernières arrivées...

Grâce à vous, grâce à elles, je ne souffre plus de cette solitude du cœur que j'éprouvais autrefois et qui est peut-être la pire souffrance de la guerre... Oh ! s'il vous était donné de voir l'anxiété des pau-

vres soldats qui guettent le passage du vaguemestre, dans l'attente de recevoir un tout petit bout de papier qu'ils baiseront pieusement et qui ranimera leur ardeur !

N'empêche que, malgré vos lettres nombreuses, je ne sais rien de vous à peu près, et que vous êtes une cousine fort mystérieuse tout de même, qui, je le soupçonne, doit rire en arrière... Mais vous êtes si bonne, si délicate, que je vous pardonnerais toutes les espiègleries...

Les Canadiens arrivent de jour en jour plus nombreux sur le sol français. Et ce qu'ils sont braves, vos soldats ! Vous avez le droit d'en être fière, de ces frères qui portent si noblement le beau renom de leur race et qui ne trahissent pas le sang gaulois qui coule dans leurs veines...

Les Sammies arrivent aussi avec leur joyeux enthousiasme. On dirait qu'ils vont à une partie de plaisir !... Vraiment l'Amérique était notre dernière planche de salut, et pour une fois le Nouveau-Monde sauvera le Vieux !

Vos cartes m'intéressent grandement. J'étais en compagnie d'un aviateur français lorsqu'elles me furent remises et je lui ai lu la description que vous faites de Tadoussac dans votre lettre, où vous

parlez du petit Jésus qui sourit dans sa robe de satin brodé d'or. "Quels braves cœurs que tous ces Canadiens qui, à l'heure du danger, n'ont pas reculé devant les sacrifices pour venir porter secours à l'ancienne Mère Patrie !" Et la voix de mon compagnon a tremblé d'émotion en prononçant cette phrase...

Mon congé touche à sa fin, je vais quitter Lourdes pour rejoindre le dépôt à Calais. Mais avant de partir, permettez-moi de vous adresser une petite médaille que j'ai fait bénir à votre intention, à la grotte de Massabielle où j'ai prié pour vous la Vierge sainte afin qu'elle vous rende en bonheurs les joies consolantes que vous m'avez procurées...

———

A la campagne, juillet 1918.

Louise à Raymond

J'ai déserté la ville pour la campagne... Je vous écris sous les arbres et les oiseaux babillent au-dessus de moi, dans la feuillée verte.

Le bel éloge que vous faites de la bravoure des Canadiens me touche profondément, je vous assure...

N'est-ce pas que toutes les femmes de chez nous qui ont en France un époux, des frères, des enfants, des amis, doivent être fières, à juste titre, de tous ceux que les batailles de Vimy et de Courcelette ont immortalisés ? Le sang français qui coule en nos veines n'a pas dégénéré, et vous en avons encore, des jeunes, qui s'entrainent actuellement avant d'aller rejoindre leurs camarades du pays... Ils partiront, le rire sur les lèvres, pour la bataille, vers l'Inconnu, et Dieu sait combien d'entre eux tomberont, face à l'ennemi !

Je vous adresse quelques vues du camp de Valcartier, à une heure de Québec, où ces braves de demain apprennent le maniement des armes... Vous trouverez aussi quelques notes qui vous intéresseront, vous, un soldat !

Par le même courrier je vous envoie un livre qui peint admirablement bien la vie champêtre au Canada, ainsi qu'on la vivait il n'y a pas très longtemps encore... Mais si, à notre époque, nous ne croyons plus aux jeteurs de sorts dont il est parlé dans ce volume, il nous faut reconnaître que ces croyances et ces coutumes du temps jadis ont encore un charme délicat...

Puisse la lecture de ces pages d'un auteur canadien vous intéresser... et que Dieu vous garde votre courage et votre bonne humeur !

Merci pour le porte-bonheur, religieux souvenir de la bonne Dame des Hautes Pyrénées ; je suis très touchée de votre délicate attention.

———

Juillet 1918.

Raymond à Louise

Hier, nous avons eu de la pluie vingt-quatre heures durant... Mais le " Chez Nous ", de Rivard, m'a tenu compagnie, et ces pages agréables, simples et vraies, m'ont fait oublier la monotonie de la journée, tout en me faisant évoquer de bons et anciens souvenirs... Dans nos campagnes, nous avons encore ce " ber " que votre écrivain chante avec émotion, ce cher petit " ber " qui nous a bercés quand nous étions bambins, et que nous ne pouvons revoir sans sourire, sans nous rappeler les bons sommeils de notre enfance.

Et le poêle joyeux qui ronfle dans la nuit, répandant sa chaleur par les chambres, et toutes ces choses enfin que nous apprécions à leur juste

valeur lorsque nous ne pouvons plus en jouir !... Jolis décors qui sont à peu près les mêmes, chez vous et chez nous !... Je crois revoir un coin de campagne, pas loin de Bruxelles, où je passais la vacance scolaire : parrain m'amenait aux champs, et le soir je revenais à la ferme, fatigué d'avoir couru le long des haies, d'avoir chassé les oiseaux, me laissant aller au sommeil qui nous gagne lorsque nous avons respiré le grand air... Et je faisais de si beaux rêves sur la charge molle de la grande charrette à foin !... Dire que tout ça, c'est fini !... et que nous ne revivons ces charmantes scènes qu'en fermant les yeux, dans le passé !

J'ai aussi lu avec intérêt les notes que vous m'avez transmises sur votre vaillante armée... Ils partent le sourire aux lèvres, vos compatriotes, dites-vous ? et je ne vous cache pas qu'il en est ainsi de nos jeunes recrues... Mais...

Ah ! oui, nous avons tous des ailes, de l'audace, de la fierté ; nous aimons la bataille, le bruit des armes ; mais...

Nous avons des frères, des amis autour de nous ; mais...

Nous nous consolons les uns les autres, nous nous entraidons ; mais...

Ah ! que de " mais " angoissants il faut mettre dans la vie de ceux qui ont quitté depuis quatre années leur foyer, leur famille, leurs affaires ! Comment retrouverons-nous ce que nous avons laissé au pays... Y retournerons-nous d'abord ?... Car nous avons fait, au départ, le sacrifice de notre vie, et qui sait ? si la mort ne nous prendra pas demain ?

Et vous comprendrez que le cafard puisse nous venir parfois, à retourner en notre cerveau fatigué ces souvenirs, cette évocation de tout ce qui nous est cher et que nous n'avons plus... Mais petite sœur et maman m'écrivent ; elles me parlent de leur santé, comme toujours, elles me conseillent d'espérer, de lutter... et mon cœur redevient fort !

Dans les feuillets de votre livre j'ai trouvé un entrefilet de journal : une polémique à l'adresse des fanatiques de l'Ontario, intitulée : " Notre français et leur français ". Elle m'a fait rire, et me rappelle une comédie belge que je vous ferai parvenir un bon jour. Toutefois vous ne devez pas juger du parler belge d'après cette dernière.

Etant sur ce chapitre, je vous dirai que la Belgique est bilingue, elle aussi. Nous avons des contrées wallonnes-françaises et des contrées flaman-

des, et le français et le flamand sont ici les deux langues officielles, si toutefois le flamand peut-être appelé une langue ; bien des Belges ne l'admettent pas ainsi. Vous voyez, ma cousine, qu'en chaque pays on se dispute sur l'accent !... Et en France donc ! l'accent de Marseille, celui de Bordeaux, de Toulouse, et combien d'autres !... Il y a certes matière à fournir de longues dissertations...

Vos attentions ont fait de moi un enfant gâté qui babille terriblement, et qui n'arrête son verbiage que pour vous demander une longue, longue lettre...

Août 1918.

Louise à Raymond

Votre lettre m'a délicieusement émue par l'attachement que vous manifestez à l'égard des choses familiales. J'ai l'espérance que les images du passé que vous évoquez en vos songeries redeviendront bientôt des réalités, et qu'une longue suite de jours sereins vous fera oublier ces heures de souffrances et de continuels sacrifices. J'admire votre résigna-

tion si douce, votre fier courage et l'espoir tenace que vous avez de vaincre et de retrouver ceux qui vous sont chers.

Voulez-vous que je vous parle de ma " retraite de verdure " ?... Figurez-vous un village pelotonné au sommet d'une colline, à quinze cents pieds au-dessus du fleuve, avec des fleurs, des arbres, des oiseaux, des jardins minuscules et de jolies maisonnettes où s'élèvent tout le long du jour les joyeux refrains des paysannes... Tout autour on aperçoit d'autres petits villages que le caprice des premiers colons a disséminés un peu partout, au hasard, à travers les plaines où frissonnent les grands blés... Dans le lointain on aperçoit le cap Diamant, la ville de Québec, celle de Lévis, et le port au-dessus duquel flotte la fumée des grands transatlantiques et des cabotiers.

Ma maisonnette est enfouie sous les arbres, perdue presque dans la verdure qui la pénètre de son agréable senteur... Elle est toute menue, je le constate ! mais je n'oublie pas que la " médiocrité dorée " dont parle le poète vaut bien toutes les richesses et les palais... Je voudrais la voir remplie d'amis vrais, sincères et bons... La rempliraient-ils seulement ?...

Les terres sont fertiles, les avoines jaunissent, les blés ondulent sous la brise, le paysan est satisfait et la fermière s'amuse à remuer la terre brune de son jardinet... De jour en jour on apporte des améliorations à la culture qui devient de plus en plus prospère, et les cultivateurs mettent tous leurs efforts à produire le plus possible afin de fournir aux populations de l'Europe le pain qui leur permettra de vivre, de se battre et de gagner la guerre. Et puis nous avons présentement 540,000 Canadiens en France, parmi eux, les fils " d'habitant " sont nombreux, et chaque moissonneur songe, en fauchant son blé, que nos grands garçons ont bon appétit... et la faulx plonge, soudain plus rapide, dans la blonde mer...

Québec a eu la visite des " Diables Bleus "... vous savez ! Comme on les a reçus, ces braves poilus, balafrés, médaillés, joyeux et pimpants, qui " en " revenaient... Ils ont été fêtés partout, choyés par chacun, applaudis, et nous avons senti qu'ils ne furent pas indifférents à notre enthousiasme... Plus d'un s'est écrié, sous l'étreinte de nos chaudes poignées de main : " Mais, c'est encore la France, ici ! " et ce mot nous a rendus fiers !

Pour charmer vos heures monotones je vous envoie le chef-d'œuvre de Longfellow, " Evangéline ", qui personnifie le martyre et la douleur de la population acadienne exilée en 1755. En écrivant ce délicat poème, l'auteur fut le fidèle interprète des mœurs et des sentiments de ces braves familles, de ces frères dont nous retrouvons des descendants en notre province de Québec, dans la Nouvelle-Écosse et dans la Louisianne.

A Grand-Pré, en Acadie, on a élevé un monument à cette héroine de Longfellow, et notre compatriote, Philippe Hébert, en a été l'artiste. Cette histoire a pris un regain d'actualité, vu qu'il est fortement question de faire de Grand-Pré un parc historique et d'y élever une chapelle. Un mouvement s'organise en ce sens... Il sera doux alors aux fils de ces Acadiens chassés de leurs foyers, de faire en ces lieux le pèlerinage de leurs souvenirs, de leur passé...

Je vous laisse la parole, gentil cousin !... Parlez-moi donc un peu de ce que vous étiez avant la guerre, voulez-vous ?

Quelque part au Front, août 1918.

Raymond à Louise

Le courrier vient de nous arriver... J'ai lu votre bonne lettre et je l'ai précieusement cachée dans mon havresac afin de pouvoir la relire encore aux heures où l'ennui nous pèse...

Votre description du village natal m'intéresse d'autant plus que nous n'avons pas, en Belgique, ce genre de campagne. Votre joli coin de verdure, calme et reposant, doit être des plus agréables, et je me figure que je vous vois trottiner par les routes, sous le soleil, vous grisant d'air pur et de lumière, loin des bruits de la ville... Je suis jaloux, ma cousine !

J'ai lu avec attendrissement l'exquis poème qui m'a fait connaître une page douloureuse de votre histoire, écrite par ces Acadiens qui sont vos frères en même temps que les fils de la grande âme française...

Dans ces chants sublimes j'ai puisé une leçon profonde d'espoir pour nous, Belges si éprouvés et éxilés par un oppresseur sans scrupules comme sans pitié ! Merci de ce chef-d'œuvre que je garde en souvenir du lien fraternel qui nous rattache l'un à

l'autre, et qui aura la place d'honneur en ma bibliothèque... plus tard.

Mais oui, je veux bien satisfaire votre curiosité en vous parlant aujourd'hui même de mes occupations d'avant-guerre : " Fabricant de colles fortes et de gélatines "... tout simplement !

Bon ! vous faites la moue ; vous prenez un petit air à vous pour me dire que ce n'est pas un métier poétique, que cela, et je vous retorque que c'est, en retour, lucratif... Puis que peut bien faire le métier dans la vie d'un homme ?...

Alors écoutez moi bien : à vingt-trois ans, après un petit stage dans la maison de mon patron, j'ai pris en main les affaires de ce dernier.

Je me trouvai donc à la tête de cette industrie, ayant comme personnel quinze ouvriers et trois représentants de commerce. Quoique je n'en aie peut-être pas l'air, je suis assez sérieux en affaire. Je m'occupe spécialement des huiles animales, suifs, colles fortes et gélatines, etc.

Je suis particulièrement installé pour travailler les " pieds de bœuf ". Si bizarre que puisse vous paraître cette industrie, n'allez pas en rire !...

En deux mots, je vous dirai que le pied de bœuf, tel qu'il est coupé de la bête, et tel que je le reçois des abattoirs, donne :

1° Le *cuir* qui le recouvre, et qui est transformé en gélatine et engrais chimique ;

2° Les *ergots*, qui passent chez les fabricants de peignes, de boutons, etc.;

3° Les *nerfs*, qui fournissent de la gélatine, de la colle forte et du clarifiant de brasserie ;

4° Le *bas du pied*, dont nous tirons l'huile de pied de bœuf, de la colle forte, des os dégélatinés ou engrais organique ;

5° Le *tibia*, qui donne à son tour l'huile de pied de bœuf et l'os de travail pour les fabricants de couteaux, de boutons et de tous les articles en os.

Les déchets sont rachetés pour la fabrication des colles et engrais organiques.

Les colles et gélatines sont blanchies, clarifiées et filtrées, tout comme les huiles, et versées dans des moules, coupées en tablettes, étalées sur filets, placées sur des wagonnets qui sont poussés dans un séchoir à forte ventillation. Nous obtenons ainsi les feuilles de gélatine et de colle forte que vous connaissez

Mes affaires marchaient bien, je les soignais du reste au mieux ; bref, j'étais content de ma situation. Pour m'être agréable, maman et sœurette vinrent habiter avec moi la maison attenante à l'usine, et nous vivions tous les trois heureux,... quand la guerre éclata.

Depuis, j'ai appris que les Allemands ont réquisitionné partout les huiles et les suifs, tous les objets en cuivre des usines, toutes les courroies des machines et peut-être bien d'autres choses encore.

En quel état vais-je retrouver ce restant de matériel inactif depuis au-delà de quatre années ? Je n'ose et ne veux y songer. Plaie d'argent n'est point mortelle ! Si j'ai enfin le bonheur de rentrer sain et sauf "chez nous", je ferai bien vite renaître le va-et-vient de jadis : la rouille des matériaux sera vite enlevée, et nous huilerons double s'il le faut. S'il plaît à Dieu j'aurai encore des beaux jours !... C'est bien là votre souhait ?...

Le temps est au beau maintenant... Hier il a plu toute la grande journée, ce qui nous a valu une nuit paisible... Nous n'en étions pas fâchés !

Nous nous attendons à quelques bombardements aériens ce soir. Depuis plusieurs nuits les Boches lancent sur nos baraquements des bombes incen-

diaires, et sur un signal donné, il nous faut vider les lieux, ce qui n'est pas très plaisant... Ces attaques durent généralement de deux à trois heures.

J'ai le plaisir de vous adresser un résumé des hauts faits d'armes accomplis par le 9me régiment de ligne, Chevalier de l'Ordre de Léopold. C'est le quatrième régiment belge auquel cet honneur suprême est accordé !

Mais le vaguemestre s'amène, de son même pas monotone et régulier, et je veux lui remettre le tout... Bonjour donc petite Canadienne " aux yeux doux ".

Nos glorieux régiments

Nos glorieux régiments

Le 9eme régiment de ligne, Chevalier de l'Ordre de Léopold

En conférant à son drapeau la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold, le Roi Albert a accordé au 9ème Régiment de ligne la distinction collective la plus glorieuse qu'une troupe puisse ambitionner. C'est la juste récompense de l'héroïsme déployé par ce régiment dans les violents combats du 17 avril, qui lui permirent de jouer, à côté d'autres unités non moins valeureuses, un rôle particulièrement brillant. C'est aussi la consécration de la belle renommée qu'il s'est acquise au cours des luttes ardentes soutenues par l'armée belge depuis le début de la campagne.

De Liège a Anvers

Tenant garnison à Bruxelles, en temps de paix, le 9ème régiment de ligne appartient à cette vail-

lante troisième division d'armée, plus connue sous le nom de " division de Liège ". Il était commandé par le colonel Meiser, le même brillant chef qui, coopérant avec l'amiral Ronarc'h à la défense de Dixmude, se trouvait à la tête de la fameuse brigade B dont les deux régiments, le 11ème et le 12ème de ligne, obtinrent pour leurs drapeaux troués par la mitraille, la même croix d'honneur et de gloire que le 9ème vient conquérir.

Transporté à Liège, le régiment du colonel Meiser participe du 4 au 6 août aux combats acharnés qu'une garnison héroïque soutient contre les corps d'élite précipités en masse à l'assaut de la forteresse. Ses bataillons se distinguent surtout dans la défense des forts Embourg-Boncelles. A Sart-Tilmant, se livrent des luttes sanglantes où les fantassins du 9ème de ligne déploient les plus belles qualités de courage et de sacrifice.

Quand, le 6 août, l'ordre de la retraite arrive, le régiment se retire avec le reste de la 3ème division d'armée dans la région de Louvain, afin de se refaire et se réorganiser. Il a subi de lourdes pertes. On le fusionne avec le 29ème de ligne pour reconstituer un régiment à effectifs normaux. Le moral des hommes est magnifique. Les rudes journées de

Liège ont ancré dans tous les esprits une résolution plus farouche encore d'accomplir jusqu'au bout tout le devoir que la Patrie exige.

Le 17 août le colonel Meiser est appelé au commandement d'une brigade et le 9ème de ligne passe sous les ordres du lieutenant-colonel Flébus. L'ère des épreuves les plus douloureuses allait s'ouvrir pour notre armée.

L'armée allemande d'invasion, forte de 500,000 hommes, venait en effet de s'ébranler. Pour n'être pas submergées par ce flot, nos troupes durent, le 18 août au soir, abandonner leurs positions de la Gette et se replier sur Anvers.

Des arrière-gardes sont chargées de retarder la marche de l'ennemi. Le 9ème, pour sa part, doit tenir les débouchés d'Herschot pendant le temps nécessaire à l'écoulement de nos colonnes. Violemment attaqué, le 19 août, il soutient le choc avec la plus grande bravoure et ne se retire, en bon ordre, qu'après avoir accompli sa mission.

Les combats devant Anvers

L'ennemi s'imagine peut-être que l'armée belge réunie à l'abri des fortifications d'Anvers, y va de-

meurer l'arme au pied. Mais dès le 25 août, pendant la bataille de la Sambre, nos divisions exécutent une première sortie et s'emparent de Holstade, Sempst, Weerde, Eppeghem. Le 9ème de ligne, faisant partie des troupes de réserve, n'eût pas à intervenir directement dans cette opération à but limité.

Il en fut autrement lors de la deuxième sortie, laquelle, du 9 au 13 septembre, coïncide avec la victoire de la Marne et contribue si efficacement à la défaite allemande. Dans le secteur capital affecté à sa division, il livre les combats acharnés et victorieux de Haecht et de Ovar-de-Vaart, repoussant l'ennemi de positions fortement organisées, attaquant avec une fougue splendide malgré les pertes subies.

Rentré ensuite avec l'armée sous les murs de la forteresse, le 9ème de ligne participe à la tâche commune : amélioration des travaux de défense, exécution de multiples reconnaissances offensives dont l'objet est de harceler l'ennemi et de pénétrer ses intentions.

Puis viennent les jours angoissants et terribles du siège d'Anvers. La 3ème division est maintenue en réserve à la disposition du Commandement.

C'est-à-dire que, tour à tour, ses unités sont dirigées vers les points les plus menacés où, sous le poids des attaques et l'avalanche des projectiles, les lignes menacent à tout instant de se rompre. Nul repos, nul répit pour notre armée harassée et meurtrie dont tous les espoirs, l'un après l'autre, s'évanouissent.

Ecrasés par les obus monstres, les forts sont réduits à l'état de décombres. Le front craque partout. Les brèches constamment s'élargissent. Il n'est bientôt plus qu'un salut : abandonner la forteresse et, par la retraite, sauver l'armée de campagne du désastre total. Le mouvement de repli vers la côte doit commencer dans la nuit du 6 au 7 octobre. Dans la journée du 6, l'ordre est donné au 9ème de ligne de tenir coûte que coûte la ligne de la Nèthe en face de Waelhem. Un bombardement d'une violence exaspérée s'acharne sur les positions qu'il occupe. Mais il s'accroche, sans faiblir un moment, au terrain dont on lui a confié la garde, malgré la fatigue et les vides sanglants qui se creusent dans ses rangs. Il tient jusqu'à la tombée du jour, jusqu'à l'heure fixée pour commencer son repli. Le régiment a témoigné d'un tel courage et d'un tel esprit de sacrifice que le général Orth, commandant la brigade, adresse au colonel

Flébus des félicitations enthousiastes “ pour l’attitude splendide du 9ème de ligne ”, dans l’accomplissement de sa périlleuse mission.

Sur l’Yser

Et c’est la retraite alors, exténuante et tragique, vers l’Yser où notre ligne enfin se soude à celle de nos alliés. Nos troupes sont à bout de forces, mais non de courage et de volonté ! Une tâche formidable va leur échoir encore. On les verra réaliser ce miracle de briser la ruée allemande vers Dunkerque et Calais avec l’unique appui, d’abord, de la brigade des fusiliers-marins français, avec le concours, ensuite, de la 42ème division du général Grossetti.

Au début de la bataille, pendant que la brigade Meiser est à Dixmude, le restant de la 3ème division est momentanément en réserve. Mais ses unités ne tarderont pas à être lancées dans la fournaise. Le 9ème de ligne, dès le 19 octobre est mis à la disposition de la 2ème division d’armée, laquelle, sous les ordres du général Dossin, résiste dans la région de Nieuport aux efforts répétés d’un assaillant formidable et obstiné.

Du côté de Lombartzyde, l’ennemi est parvenu à refouler nos lignes avancées. Ordre est donné de

contre-attaquer. C'est une tâche effroyable, car l'ennemi tient sous un feu d'enfer tout le terrain à parcourir. Les bataillons du 9ème progressent cependant avec une énergie merveilleuse et atteignent la plupart de leurs objectifs. Mais les pertes subies — 9 officiers et 400 hommes — disent éloquemment avec quel stoïcisme ce nouvel et rude effort fut réalisé. Le général Dossin félicite le régiment et le général Orth lui adresse ce bref mais émouvant message : " Je suis fier d'avoir le 9ème dans ma brigade. Il a été admirable aujourd'hui."

Deux jours plus tard, le 22, l'ennemi s'étant emparé de nouveau de Lombartzyde et de la ferme Groote-Bamburg, une nouvelle contre-attaque est montée. Il s'agit cette fois de réoccuper les lignes d'où la division française Grossetti, qui arrive enfin, projette de s'élancer contre la droite allemande. Cette contre-attaque est menée par un groupement placé sous les ordres du Colonel Jacquet ; le 9ème en fait encore partie. La tâche est ardue mais on l'accomplira malgré tout. Le 9ème, pour sa part, gagne du terrain sous un feu meurtrier, s'organise sur les positions à occuper, repousse des assauts de jour et de nuit, et se maintient, en dépit d'un bom-

bardement féroce, jusqu'au moment où des troupes françaises viennent le relever.

Son rôle cependant n'est pas fini. Le 24 octobre, tandis que le premier bataillon va renforcer le 5ème de ligne du côté de St-Georges, les deuxième et troisième bataillons sont constitués sous les ordres du colonel Flébus en un groupement qui doit agir, avec des unités du général Grossetti, vers le centre de la ligne de bataille pour y arrêter la progression alarmante des Allemands ayant franchi l'Yser. Quatre jours durant, dans la région de Pervyse, ces bataillons luttent et tiennent avec le même acharnement magnifique.

Comme ils sont épuisés par les fatigues et les privations, le 28 on envoie le 9ème au repos, pour quelques heures, du côté de Coxyde. On se compte; il reste 25 officiers et 1,300 hommes valides ! En hâte on reforme les unités, on les étoffe à l'aide de quelques renforts reçus et le 30, le 9ème retourne le long du chemin de fer de Ramscappelle à Dixmude reprendre sa place de combat en première ligne.

Mais la bataille de l'Yser est terminée. L'ennemi, battu, a fui en désordre devant l'inondation qui monte. Il n'a pu renverser le fragile barrage qu'un héroïsme surhumain a élevé sur sa route.

DEPUIS 1914

L'histoire de ce superbe 9ème de ligne se confond désormais avec celle que notre armée entière à écrite depuis qu'elle tient inébranlablement ses positions de l'Yser. C'est l'effort gigantesque accompli pour organiser les lignes élevées dans l'eau et dans la boue, pour reconstituer les unités terriblement meurtries et presque dépourvues de tout. C'est la lutte perpétuelle faite de mille incidents généralement ignorés. Ce sont les bombardements qu'il faut subir sans broncher, les attaques à repousser, les postes qu'il faut reprendre, les raids et les incursions dans les lignes ennemies, les patrouilles hardies qui s'aventurent au milieu des ténèbres dans le bourbier du "no man's land". C'est le travail incessant, sous la mitraille et les obus, et quelles que soient les souffrances et les pertes, l'obstination farouche de "tenir" quoi qu'il arrive, jusqu'à ce que, pour l'ennemi, sonne l'heure de la défaite et du châtiment.

Nos troupes ont suffisamment prouvé le 17 avril l'ardeur qui les anime et quel irrésistible élan les jettera sur le Boche le jour où l'ordre leur sera donné d'attaquer à leur tour. Le moment n'est point

venu de dire en détail tout ce que le 9ème régiment a accompli au cours de ses combats de Merkem dont le nom est venu s'inscrire, en lettres flamboyantes, sur les emblèmes des unités fameuses qui ont infligé ce jour-là un si cuisant échec aux Barbares d'Outre-Rhin. Ce qui est certain, c'est que dans la défense comme dans l'attaque, ce régiment a fait preuve d'une énergie et d'un mordant exceptionnels bien dignes du passé que nous avons évoqué à grands traits.

———

Québec, août 1918.

Louise à Raymond

De retour dans ma bonne ville, " la ville des souvenirs ", comme nous aimons l'appeler, j'ai pris plaisir à lire votre dernière lettre qui m'avait devancée de quelques heures.

Je n'ai pas trouvé bizarre cette industrie que vous dirigiez jadis et que vous n'abandonnerez pas quand la Paix vous rendra à vos foyers. Il y a toute une leçon de choses à puiser dans ces explications méthodiques qui m'ont fortement intéressée. J'ignorais qu'on pût fabriquer tant de choses avec un " pied de bœuf " !

Quant aux réquisitions des Allemands, une pareille conduite de leur part ne m'étonne pas, et l'univers est maintenant fixé sur leur mentalité brutale et vile. Mais l'heure de rendre les comptes approche sans doute ; on les forcera, ces bandits, à rendre gorge, et vous retrouverez les jours sereins et bien remplis d'autrefois. L'avenir devra récompenser largement ceux dont le cœur est resté fort dans l'adversité, et vous êtes du nombre... Soyez en fier !

Par les détails que vous m'avez fournis, j'ai suivi avec émotion les étapes glorieuses de votre superbe 9ème régiment de ligne dont votre Roi-Soldat vient de reconnaître officiellement la généreuse bravoure. On ne pourra jamais vanter assez hautement tous les actes d'héroïsme que vous avez su accomplir !

Pour vous distraire, je vous envoie des cartes vous montrant le village de Sainte-Anne-de-Beaupré, sa basilique, son Musée Royal, etc. Cet endroit est le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de toute l'Amérique du Nord. Sainte Anne est la grande Thaumaturge qui ne cesse pas de guérir et de consoler ceux qui vont s'agenouiller dans son sanctuaire.

Revenons un instant à la cité de Québec et contemplons un peu le monument qui réunit Montcalm et Wolfe dans un même éternel et glorieux repos.

Cet obélisque, dévoilé en 1828, mesure au-delà de soixante pieds.

Vous trouverez encore des vues de quelques jolies place d'eaux de la rive sud : Kamouraska, avec ses galets énormes et ses villas superbes, la Rivière-du-Loup, qu'on appelle encore Fraserville, du nom de ses seigneurs, le coin préféré d'un grand nombre de nos citadins, et enfin Cacouna, la perle des plages !...

Je vous adresse de plus, par colis, un foulard de laine azur tricoté aux heures paisibles des vacances. Puisse-t-il mettre un peu de sa couleur de ciel dans votre vie !

A mon tour maintenant de piquer votre curiosité : dans ce groupe de femmes qui babillent sur le gazon vert, devinerez-vous votre cousine ?. . .

A bientôt n'est-ce pas ?

Septembre 1918.

Raymond à Louise

Par " voie détournée ", j'ai reçu ce matin une photographie de maman ainsi qu'une longue lettre de petite sœur, datée de " Bruxelles, dimanche, le 4 août ". Je vous en cite quelques lignes :

" 10 heures ! La messe des Boches est terminée... Frémissante et joyeuse, la foule envahit à son tour la vaste nef ! C'est comme une conquête : le peuple bruxellois reprend son église à l'étranger honni... Le décor change aussitôt et les vieilles pierres, fatiguées de l'oppression teutonne, prennent subitement un air de fête pour nous dire : " Bonjour !"

La grand'messe commence, se poursuit et s'achève par la bénédiction du Saint-Sacrement, au milieu du recueillement le plus profond. L'office terminé, la foule écoute jouer l'orgue... On attend, on espère un air qui ne vient pas : " la Brabançonne ! "... Le Boche a cru sage de défendre cet air national, pensant peut-être imposer silence à nos cœurs, à notre amour du sol natal... Eh ! bien, s'" ils " ne permettent pas qu'on le joue, notre hymne du pays, on le chantera !... Des cris se font entendre : " Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive la Belgique ! " et l'âme belge laisse éclater le flot trop contenu de son ardeur patriotique... On voit de mâles visages pâlir d'émotion, des vieillards s'émouvoir, on monte sur les chaises, on agite des chapeaux, et " la Brabançonne " jaillit enfin, impatiente et nerveuse, des poitrines dilatées... Et toujours: " Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive la Liberté !"

Puis le peuple s'apaise un peu, mais les refrains se succèdent,... l'église se vide, et tous les groupes s'amassent sur la Place... On crie à pleins poumons : " Vive la Belgique libre et indépendante ! "... Les policiers boches, en civil, les poings fermés, essaient de faire bonne figure, serrés, débordés par la foule... A la fin ils se décident à remplir leur rôle odieux, et au hasard, avec des gestes de brutes, ils arrêtent n'importe qui... On les hue, on les traite de lâches, et l'on se dirige vers la Place des Martyrs, ou reposent nos derniers combattants de la révolution de 1830, ces vaillants défenseurs de notre indépendance !... Mais le passage est interdit ! De loin, chacun salue avec respect le monument des Martyrs, symbole de la Liberté."

N'est-ce pas qu'il faut les admirer, cousine, ceux qui sont restés au pays ?...

Merci beaucoup de la photographie où j'ai cru vous deviner, assise au pied d'un arbre, un livre entr'ouvert sur vos genoux... Dites vite que je ne me suis pas trompé !

Vos cartes illustrées m'intéressent de plus en plus. J'admire fort ces ravissants paysages de votre rive Sud et Cacouna surtout qui, par son charme pittoresque, ferait les délices d'un pinceau d'artiste.

Ma santé est toujours bonne et j'essaie de demeurer philosophe, en souhaitant le retour au foyer. On nous le fait espérer pour 1919, et ce n'est pas trop tôt assurément. On compte beaucoup sur l'appui des troupes de l'Amérique, qui arrivent continuellement. En attendant je vis à la grâce de Dieu, et les heures passent longues et monotones, parfois joyeuses et brèves, quand je vous écris, quand je vous lis, par exemple !

Il est neuf heures : je vais aller dormir sur mon sac de paille et rêver du bon lit, bien chaud et douillet qui m'attend au pays !...

Septembre 1918.

Louise à Raymond

Je viens de lire vos pages toutes vibrantes de patriotisme et de fierté. Ce récit que vous fait petite sœur m'impressionne beaucoup, et je souffre avec les " martyrs " d'aujourd'hui qui vont religieusement, par un dimanche matin, saluer vos martyrs de 1830 et l'image de la Liberté.

Comme il doit être doux et consolant à vos cœurs de soldats tenaces de constater que le peuple opprimé sait relever la tête sous la menace du Barbare, et tenir toujours ferme à l'espoir d'une " Belgique libre et indépendante."

J'ai contemplé longuement la gravure que vous m'avez adressée, montrant la place des Martyrs et le jardinet sous lequl reposent à jamais ces héros qui ne reculèrent pas devant le sacrifice de leur vie pour assurer l'indépendance de votre noble pays. J'ai fort admiré aussi la chaire en bois sculpté de votre cathédrale de Sainte-Gudule, représentant Adam et Eve chassés du Paradis Terrestre. Ce don de l'Impératrice Marie-Thérèse est une merveille d'art et vous avez raison d'en être fiers...

Je vous envoie, à mon tour, quelques cartes que vous aimerez regarder, je ne doute pas : Roberval, sur les bords du Lac Saint-Jean, ce lac qui s'étend sur une longueur de douze lieues, et qui est une véritable petite mer intérieure aux flots toujours bleus,... Trois-Rivières, ville industrielle, située au confluent du Saint-Laurent et du Saint-Maurice, les chûtes Niagara, mot indien qui signifie : " tonnerre des eaux ".

Avant de terminer je tiens à vous remercier de m'avoir fait parvenir le texte complet de la lettre archiépiscopale de votre éminent Prélat. Elle est émouvante cette protestation de votre Cardinal Mercier qui veut défendre avec une tendresse et une ardeur égales Son Église et Sa Patrie. Puisse sa prière éloquente être entendue et l'heure de Dieu arriver bientôt. Ce sera pour votre pays une gloire éternelle de compter au nombre de ses enfants un cardinal Mercier, un roi Albert, un général Leman, un bourgmestre Max !

Mes meilleures pensées !

Contre les voleurs de cloches

Contre les voleurs de cloches

Texte complet de la protestation du cardinal Mercier, datée de Malines, le 2 mars 1918, " en la fête du Bienheureux Charles le Bon " :

Mes bien chers Frères,

La nouvelle douloureuse que le Pouvoir occupant nous avait officieusement annoncée, le 8 février, est officielle. Le Bulletin des lois et arrêtés du 21 février ordonne d'inventorier les cloches et les orgues de nos églises. Instruits par l'expérience, nous n'avons plus d'illusions à nous faire. L'inventaire d'aujourd'hui est le signal des réquisitions de demain.

Les revendications réitérées du Souverain Pontife, notre appel au chancelier de l'Empire auront donc été vains.

Vos cœurs chrétiens en seront navrés. A une heure où nous avons tant besoin de réconfort, un voile de deuil va s'étendre sur notre pays et recou-

vrira, comme d'un linceul, chacune de nos journées. Ce sera pour la Belgique catholique une interminable station de Vendredi Saint.

Pour nous, ce chagrin s'ajoutant à tous les autres, nous l'eussions subi encore, n'est-il pas vrai, mes bien chers Frères, mais, cette fois, ce sont les droits de Dieu, de notre Christ Jésus, c'est la Liberté de l'Église et de son patrimoine, qui vont être sacrifiés à ce que l'on appelle " la nécessité ", c'est-à-dire l'utilitarisme militaire de nos ennemis.

Pour la liberté de l'Église

Ce mot de Liberté de l'Église sonne mal aux oreilles des politiques, écrit le grand liturgiste Dom Guéranger. Ils y voient tous aussitôt l'annonce d'une conspiration. Or, il ne s'agit pour nous ni de conspiration ni de révolte, mais de l'affirmation imprescriptible des droits octroyés à son Epouse Immaculée par notre Christ Jésus.

La Liberté de l'Église consiste en sa complète indépendance à l'égard de toute puissance séculière, non seulement dans le ministère de la Parole, dans l'administration des Sacrements, dans les relations, dégagées de toute entrave, entre les divers degrés

de sa divine hiérarchie ; mais aussi dans la publication et l'application des ordonnances de sa discipline, dans la conservation et l'administration de son patrimoine temporel.

" Dieu n'aime rien tant en ce monde que cette Liberté de son Église ", dit saint Anselme.

Le Siège Apostolique, par l'organe du Pape Pie VIII, écrivait, le 20 juin 1830, aux évêques de la Province Rhénane : " C'est en vertu d'une institution divine que l'Église, Epouse sans tache de l'Agneau immaculé Jésus-Christ, est *libre*, et qu'elle n'est soumise à aucune puissance terrestre."

Cette liberté de l'Église, poursuit Don Guéranger, est le boulevard du Sanctuaire lui-même. Aussi, le Pasteur, sentinelle d'Israel, ne doit pas attendre que l'ennemi soit entré dans la place, pour jeter le cri d'alarme ; le devoir de protéger son troupeau commence pour lui du moment où l'ennemi assiège ses posttes avancés dont la franchise assure le repos de la cité tout entière.

En accomplissement de ce devoir de notre charge pastorale, nous protestons, nos très chers Frères, contre l'atteinte, que la saisie, de force, d'objets du culte, portera à la liberté de notre Mère la Sainte Église.

Profanation sacrilège

Nous ajoutons que l'enlèvement des cloches, sans l'aveu de l'autorité religieuse et malgré ses protestations, sera un " sacrilège ".

La cloche est, en effet, un " objet " sacré ; sa " fonction " est sacrée.

Elle est un objet " consacré ", c'est-à-dire voué irrévocablement au culte divin. Elle a été non seulement bénite, mais ointe, par l'évêque, de l'huile sainte du Saint-Chrème, comme furent oints et sacrés vos membres au saint Baptême, comme sont ointes et consacrées les mains sacerdotales qui doivent toucher la Sainte Hostie.

La " fonction " de la cloche est " sacrée ". La cloche est sanctifiée par l'Esprit Saint, dit la Liturgie, " Sanctificatur a Spiritu Sancto," afin qu'à sa voix les fidèles reconnaissant la voix de l'Église appelant ses enfants à se presser.

Elle annonça votre initiation à la vie chrétienne, votre confirmation, votre première communion ; elle annonça, chers parents, votre mariage chrétien ; elle pleure sur vos morts ; elle sonne trois fois le jour le mystère de l'Incarnation ; elle annonce l'immolation de l'Agneau de Dieu sur l'autel du

sacrifice ; elle chante les joies du repos dominical, l'allégresse de nos fêtes de Noël, de Pâques, de Pentecôte ; elle associe sa prière aux évènements et à tous les grands souvenirs, heureux ou malheureux, de la patrie.

Oui, la saisie de nos cloches sera une profanation : quiconque y coopérera prêtera la main à un sacrilège.

Les évêques catholiques d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie ne contrediront pas à ces principes.

Si leur patriotisme put leur arracher des concessions qui durent coûter beaucoup à leurs âmes religieuses, le patriotisme corrobore, au contraire, chez nous, la loi de la résistance : nous trahirions l'Église et la Patrie, si nous commettions la lâcheté de nous laisser ravir, sans un acte de réprobation publique, un métal que l'ennemi convertira en engins de destruction destinés à porter la mort dans les rangs des héros qui se sacrifient pour nous.

C'est aussi un parjure

Des gouvernants, étrangers à nos croyances, seront peu sensibles, je le crains, à la protestation, pourtant si digne de respect, de nos consciences religieuses. Au moins devraient-ils se souvenir de

leur parole donnée et ne point déchirer un code juridique qu'eux-mêmes, avec nous, ont élaboré et promulgué. La morale fait loi pour les gouvernants comme pour les particuliers.

Or, le 18 octobre 1907, les représentants de quarante-quatre gouvernements, réunis à La Haye, arrêtaient une *convention* concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre.

Ils se réunissaient, disaient-ils unanimement, dans un double but : en premier lieu, " sauvegarder " la paix et prévenir les conflits armés entre les " nations, et, en second lieu, dans l'hypothèse " extrême d'un appel aux armes, servir encore les " intérêts de l'humanité et les exigences toujours " progressives de la civilisation, en restreignant " autant que possible les rigueurs de la guerre."

A cette convention fut annexé un Règlement, dont les articles examinés déjà, une première et une deuxième fois, en leur teneur générale, dans les Conférences de la paix tenues en 1917, à l'examen approfondi de la seconde conférence de La Haye, et signés par les plénipotentiaires de toutes les grandes puissances.

Le premier signataire de ce Code du droit international de la guerre fut le baron Marschall de

Bieberstein, délégué de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, roi de Prusse.

D'évidence, les cloches et les orgues ne servent pas aux besoins de l'armée d'occupation, sont du domaine de la propriété privée, sont destinés à l'exercice du culte catholique.

La transformation de ces objets du culte en munitions de guerre sera donc une violation flagrante du droit international, le mépris public de la parole donnée et signée, une violence que fera au plus faible le plus fort, parce qu'il est le plus fort.

L'Allemagne nous récompense

Nous, Belges, qui ne voulûmes ni ne fîmes jamais que du bien à l'Allemagne, nous sommes les faibles. Je vous en prends tous à témoin, mes Frères, n'est-ce pas, qu'avant 1914, un courant de sympathie, d'estime, de large hospitalité tournait nos cœurs confiants vers ceux qui nous oppriment si durement aujourd'hui ? Ils vous souviendra qu'au jour même de l'invasion les premières lignes qui tombèrent de ma plume vous parlaient de ceux que " nous avions donc la douleur de devoir appeler nos ennemis."

Depuis quatre ans, l'Allemagne nous récompense !

Cependant, nous ne nous révolterons pas. Vous ne chercherez pas dans un recours désespéré à la force matérielle, le triomphe soudain de notre droit. Le courage ne réside pas dans une impulsion passionnelle, mais dans la maîtrise de soi. Nous offrirons à Dieu, en réparation de l'offense sacrilège qui va s'élever contre Lui, et pour le succès définitif de notre cause, notre épreuve suprême.

Invincible espérance

Prions les uns pour les autres afin que le bras du Tout-Puissant nous soutienne.

" Seigneur, dit l'Esprit Saint au Livre d'Esther,
" Seigneur, Maître Souverain, tout est soumis à votre
" autorité ; il n'est rien ni personne qui soit capable
" de vous résister, si vous voulez décider de sauver
" Israël... Exaucez notre prière, Seigneur, changez
" notre deuil en joie, afin que, vivant, nous célé-
" brions Votre Nom... Vous êtes juste, Seigneur!
" Or, voici qu'il ne leur suffit plus de nous opprimer
" sous la plus dure des servitudes, ils feront taire
" les voix qui vous louent et éteindront la gloire
" du temple et de votre autel... Souvenez-vous de

“ nous, Seigneur, montrez-vous à nous en cette
“ heure de notre tribulation... Dieu, vous êtes
“ fort au-dessus de tous, exaucez la voix de ceux
“ qui mettent en vous leur espérance, délivrez-
“ nous des coups, de l’injustice, et faites que notre
“ courage maîtrise nos craintes.”

Au nom de la liberté de l’Église, au nom de la sainteté du culte catholique, au nom du droit international, nous condamnons et réprouvons la mainmise sur les cloches et les orgues de nos églises ; nous interdisons au clergé et aux fidèles de notre diocèse de coopérer à leur enlèvement ; nous refusons de toucher le prix des objets sacrés que la violence nous ravira.

Forts d’une invincible espérance, nous attendons l’heure de notre Dieu.

D.-J. Card. MERCIER,
Arch. de Malines.

Octobre 1918.

Raymond à Louise

Si quelque bon jour la fantaisie vous venait de visiter Bruxelles, comment vous y prendriez-vous,

dites un peu ?... "Mais j'aurais un guide" me répondez-vous tout naturellement... Acceptez alors que je sois celui qui vous fera voir les plus belles parties, les plus beaux monuments, ajoutant aux cartes que vous trouvez ci-incluses les indications les plus élémentaires... Ne nous perdons pas en chemin, cousine !

Vous débarquez à la gare du Nord ou à celle du Midi. Elles sont reliées par un grand boulevard, et si je ne vous rencontre pas à la première, je cours vous tendre la main à la seconde... Nous nous saluons gaîment, nous échangeons une franche poignée de main, et comme vous êtes un peu fatiguée du voyage, je vous conduis au Grand Hôtel, au centre de la ville, où vous pouvez admirer à votre aise le Palais de la Bourse, style Louis XIV, inauguré en 1874.

Le lendemain, je vous rejoins sur la Grand'Place, la plus belle de toute la Belgique, peut-être de l'Europe, car elle est unique en son genre, à cause de ses maisons anciennes, aux ornements dorés. Le coup d'œil est charmant. D'un côté, nous pouvons voir le marché aux fleurs, de l'autre l'Hôtel des Postes, et plus loin la Place des Martyrs dont dont je vous ai parlé déjà.

En face de l'Hôtel de Ville, nous admirons la Maison du Roi, qui n'est qu'un musée édifié par ordre de Charles-Quint. Ces beaux édifices sont encadrés par les " Maisons des Corporations " dont chacune à son histoire. Puis nous saluons l'église de Sainte-Gudule, et nous nous arrêtons devant le Palais Royal, construit sur l'initiative de Léopold II, sur l'emplacement du Château des Ducs de Brabant, château qui fut détruit en 1731 par un incendie. En traversant la Place Royale, nous voyons le Palais du feu comte de Flandres, et tout près, imposant et superbe, le Palais de Justice... Je vous conduis alors sur un terrain plus élevé d'où vous pouvez jouir d'une vue générale de la ville... et je je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de m'accepter pour votre cicérone... Et voilà !... le rêve d'une pareille promenade s'évanouit brusquement car l'appel du clairon me rappelle que je suis encore au front et que vous êtes en Canada!.

" Au front ", ces mots me ramènent à la réalité: l'offensive est heureusement conduite sur tous les fronts alliés et nous sommes sur le chemin de la Victoire. La Bulgarie va demander grâce, premier craquement de la ligne ennemie, le commencement de la " Fin " !... Ayons la force de lutter, de tenir

quelques semaines encore et nous serons vainqueurs... Dix mille soldats de l'Amérique viennent de mettre le pied sur le sol français, il en arrive chaque jour, et notre courage augmente, notre espoir grandit... Ce n'est plus une marche en avant que nous opérons ; c'est une course endiablée : Aujourd'hui on a repris Ostende, demain nous aurons Bruges, après demain Gand, et chaque soir tombera sur une victoire... Enfin nous " les " tenons !

L'enthousiasme déborde, on veut avancer le jour, la nuit ; mais combien de camarades se couchent à chaque instant, pour ne plus se relever ! Nous irons jusqu'au bout, et nous vengerons ceux qui sont morts au moment où la Victoire leur tendait les bras !

Je vous remercie, en achevant, du bon foulard dont chaque maille est une pensée de sollicitude à l'égard du modeste soldat que vous avez si bien égayé de vos propos...

---

25 octobre 1918.

L'heure de la délivrance approche, cousine ! L'Allemagne se voit battue ; elle commence à céder... La Victoire finale n'est plus qu'une question de

semaines ! On se grise de bonheur à la pensée de revoir les siens... et ce bonheur nous semble si grand parfois que nous redoutons d'y croire !
Je vais rêver ... sur mon sac à paille... Bonsoir !

1er novembre 1918.

Encore quelques cartes : Laeken, résidence d'été de nos souverains. On y remarque la Tour japonaise apportée pièce par pièce du Japon, un caprice de notre roi Léopold II. Au sommet de cette tour il y a un musée Belgo-Nippon, et vous pouvez voir au pied la sculpture très artistique d'un grand restaurant chinois.

Et Tervueren, la plus jolie promenade des environs de Bruxelles ; aussi l'Arc Monumental et le Parc du Cinquantenaire.

Dire que je reverrai bientôt ces endroits familiers de ma vie d'autrefois !... Car la Bulgarie, la Turquie et l'Autriche ont signé à tour de rôle l'armistice... et il faudra bien que l'Allemagne se résigne à faire de même !... Tous les fronts alliés progressent chaque jour, et les villes et villages belges renaissent sans cesse !... C'est pour cela que nous nous battons depuis quatre ans ! Remercions le Seigneur !

Novembre 1918.

Louise à Raymond

Il me fait plaisir toujours de recevoir des vues de votre ville comme aussi de vos nouvelles, et je suis contente de vous savoir jusqu'à présent sans aucune égratignure.

Mais j'oublie que l'armistice est maintenant signé !... Les drapeaux alliés flottent au sommet de tous nos édifices, et toute la ville, tous les cœurs sont en fête... Cependant, au milieu de cette joie bien légitime, nous gardons le souvenir attendri de ceux qui ont préparé la Victoire et qui ne l'ont pas vue...

Un de nos poètes canadiens a chanté délicatement l'héroïsme de la Belgique et des soldats de Verdun, et je vous envoie donc les " Lauriers et Feuilles d'Érables " d'Albert Lozeau, ne doutant pas que la lecture de ces vers pourra vous plaire.

Les circonstances nous ont guidés l'un vers l'autre, j'ai su apprécier l'âme belge dans toute sa beauté, et puisse le murmure timide de nos " feuilles d'érables " se mêler toujours harmonieusement aux

frissons glorieux des "lauriers" que vous avez si noblement conquis !

Aurez-vous le bonheur de passer les fêtes de Noël et du jour de l'An au milieu des vôtres ?... Je vous souhaite cette joie !

A vous, à tous vos frères, ma plus vive admiration !

Liège, décembre 1918.

Raymond à Louise

Enfin j'ai pu franchir la dernière étape sans une égratignure. Toutefois, au cours de la dernière offensive, les gaz asphyxiants m'ont un peu malmené, et j'en fus quitte pour quelques jours à l'infirmerie... Si j'avais été plus prompt à m'affubler de mon masque protecteur, pareil inconvénient ne me serait pas arrivé.

Savez vous que ces gaz ont un parfum particulier, afin de mieux tromper, et surprendre ?... Il y en a à l'orange, aux pommes, aux fleurs, etc... Celui que j'ai respiré sentait la moutarde, et c'est là que je peux affirmer que pour une fois la moutarde m'a monté au nez !... Mais c'est passé maintenant ;

les yeux et la gorge vont bien, et je ris tout bonnement de l'aventure, n'oubliant pas néanmoins de remercier Dieu qui m'a protégé et qui a fait pencher la Victoire de notre côté, celui du Droit et de l'Honneur !

Je vous envoie une photographie de la petite maison vers laquelle mes pensées se sont envolées bien souvent durant ces années de guerre. Maman et petite sœur m'ont patiemment attendu sous ce toit, et j'ai maintenant la consolation de les embrasser aussi fort, aussi longuement qu'il me plait...

Mon congé de convalescence m'a permis d'assister à diverses fêtes, des plus impressionnantes, entre autres le retour de la famille royale dans la capitale.

J'ai quitté Bruxelles hier, et je suis cantonné à Liège où je resterai probablement jusqu'à la signature de la Paix. La cité est en fête : le Roi et la Reine y font solennellement leur entrée. C'est du délire partout. Des acclamations sans fin ! Le " régiment de fer ", qui résista si courageusement à Liège en 1914 défile par les rues. Une pluie de fleurs tombe sur tous ces braves... Les édifices sont illuminés et décorés comme jamais ils ne le furent, et pourtant les Boches n'ont quitté ce lieu que depuis six jours !

Ces vandales ont volé tout ce qu'il était possible d'emporter, le cuivre, la laine, les bibelots, jusqu'aux matelas des malades qui se mouraient, jusqu'au plus petit morceau de cuir. Dans leurs perquisitions, avertis par les bons tours que le peuple leur a souvent joués, ces pilleurs s'acharnaient à briser les planchers et les murs, à vider les citernes pour s'assurer qu'on n'y cachait rien... Chez nous tout fut si parfaitement dissimulé, que les soldats en furent quittes pour leur trouble.

---

10 jours plus tard.

Je suis en congé depuis deux jours : permission jusqu'au nouvel An !... Je vais pouvoir mettre un peu d'ordre dans mes affaires, classer mes papiers, vérifier mes livres, etc... Pendant les douze premiers mois de la guerre, ma sœur s'est occupée de la maison afin de fournir du travail aux ouvriers et éviter leur déportation en Allemagne à titre de chômeurs.

Je passerai donc les fêtes de Noël et du Jour de l'An au foyer retrouvé, et vous constaterez que vos souhaits sont réalisés et que vos prières ne furent

pas vaines... Lorsqu'on célèbrera la messe de Minuit, je prierai pour vous l'Enfant de la Crèche !...

Je viens de lire les belles poésies d'Albert Lozeau et je vous suis reconnaissant de cette attention délicate. Ces vers sont d'actualité, la rime est riche, et l'élégance et la souplesse du style rendent ces poésies très harmonieuses. J'ai fort aimé aussi " le vieux Pont " de Louis-Joseph Doucet, un autre poète de chez vous que j'admire pour cette seule pièce de lui que vous m'avez transmise.

Par toutes ces choses, par vos lettres, vous m'avez révélé un Canada grand et superbe que j'ignorais, et le désir me vient d'aller le visiter un jour... Mais la guerre n'est pas encore terminée, et je désire que vos bonnes lettres me jasent encore de vous et de votre pays.

Janvier 1919.

Louïse à Raymond

Mon cousin, quel joyeux Noël avez-vous passé au milieu de vos parents et de vos amis ?... Vous n'avez pas oublié, je présume, de murmurer devant

la Crèche la prière dont vous avez parlé dans votre lettre de décembre?... Je suis touchée de cette pieuse pensée, et en retour je vous prie d'accepter mes vœux sincères de paix et de prospérité pour l'année qui commence.

Tout ce que vous m'avez raconté au sujet des Boches ne me surprend pas... J'étais d'ailleurs bien renseignée sur leur compte : tous les journaux ont rapporté les atrocités qu'ils ont commises et le livre de Pierre Nothomb, que j'achève justement, confirme bien la véracité des nouvelles qui nous ont été données... "Les Barbares en Belgique", l'auteur ne pouvait choisir titre plus approprié, plus capable de résumer l'opinion universelle à l'égard de ces brutes : "Les Barbares !"

Ils ont trahi la parole donnée, l'honneur et la foi des traités, ils ont violé votre pays, saccagé vos villes, dévasté vos villages, martyrisé votre peuple et je comprends que votre ressentiment est juste et que votre cœur garde le souvenir cruel des souffrances que vous avez endurées durant ces quatre années de guerre...

Et nos sentiments envers eux s'unissent étroitement aux vôtres en ceci, et bien que la charité chrétienne conseille de pardonner, nous hésitons, nous

sentons la colère envahir nos âmes, quand nous songeons aux malheurs que le militarisme prussien a déchainés sur le monde européen... Nous avons une autre raison aussi de leur en vouloir, que l'on ne saurait condamner : c'est qu'au-delà de soixante mille Canadiens sont morts en France, face à l'ennemi, que près de cent quatre vingt-dix mille officiers et soldats vont revenir, blessés, mutilés à jamais, infirmes et malades, que trois mille prisonniers de guerre ont eu à subir l'oppression allemande, et que notre pays s'est fortement ressenti de ce choc sanglant et qu'il a dû imposer de lourds sacrifices à ses enfants pour envoyer se battre à vos côtés plus de cinq cent mille Canadiens...

Ceux qui doivent revoir le toit familial, nous les accueillerons avec des fleurs, des sourires, des baisers, nous tâcherons de leur faire oublier les souffrances endurées pendant des mois et des mois, puis l'enthousiasme du retour fera place à la souvenance attristée de ceux qui dorment dans les Flandres leur glorieux et dernier sommeil, et nous irons, le soir, prier longuement pour eux dans l'ombre de nos églises...

Mon cousin, les jours de carnage et de tuerie ont pris fin, la guerre est terminée, et mon rôle de mar-

raine s'achève... Toutefois le souvenir de cette correspondance, des propos échangés ne devra pas périr en moi, et la petite Canadienne de Québec vous envoie, avec son adieu et ses souhaits de bonheur, la noble devise de sa province, qui est celle de son cœur :

" Je me souviens !..."

Mars 1919.

Raymond à Louise

Votre lettre, la dernière hélas ! qui doit me venir de vous, m'est justement remise.

Je suis en garnison à Bruxelles maintenant. Mon cantonnement est à dix minutes de " chez-nous " et je peux donc passer chaque nuit dans un lit que petite sœur a le soin de bien border, et goûter encore à la " popote " maternelle... Enfin, d'ici quatre mois j'aurai repris le chapeau et la canne... comme tout le monde !... Depuis mon retour j'emploie toutes mes heures de liberté à la remise en état de mon usine. Les affaires reprennent peu à peu leur cours d'autrefois, mais le coût de la vie est fort élevé... Oh ! pauvre petit peuple de Belgique, on

ne saura jamais assez ce que tu as souffert sous la botte germanique... Mais il nous faut à présent remercier Dieu et les Alliés, ceux qui ont compris nos douleurs et qui les ont soulagées, et prier pour ceux qui ne sont plus.

Je vous envoie sous le même pli quelques notes qui m'ont été données, concernant les pertes approximatives subies par notre armée durant la dernière offensive. Ces détails témoignent avec éloquence de l'héroïsme de nos vaillantes troupes... Mais si tous les enfants de la Belgique sont fiers de leurs exploits, nous n'oublions pas la part glorieuse qu'ont prise les Canadiens au cours de cette guerre terrible, et quand le Canada applaudit ses fils qui reviennent, meurtris et victorieux, nous saluons de loin, avec respect, le noble drapeau dont ils ont fait flotter les couleurs harmonieuses jusqu'ici.

Cousine, j'ignore ce que l'avenir me réserve, mais j'ai confiance que vos bons souhaits seront exaucés du Très-Haut... Et puisque le jour est arrivé de nous dire adieu, permettez-moi de vous affirmer que vous resterez toujours pour moi l'amie lointaine et bonne qui a su mettre des fleurs sur mon dur chemin et rendre mon cœur plus fort au sein des heures les plus sombres... Je vous félicite de ce

geste, je vous remercie de vos gâteries et je vous jette bien haut, de toute mon âme, le cri de ma reconnaissance :

“ Vive le Canada ! Vive la Canadienne ! ”

Adieu, marraine...

Le prix de la victoire

Le prix de la victoire

Les pertes subies par nos unités de combat dans la victorieuse offensive du 28 septembre au 11 novenbre, (date de l'armistice) s'élèvent au douloureux total de 1,012 officiers et de 29,056 hommes de troupes. Ces nombres comprennent, pour l'infanterie seule, 861 officiers et 23,969 soldats ; pour les autres armes : 151 officiers et 5,087 hommes.

On voit par ces chiffres combien l'infanterie a été particulièrement éprouvée et que c'est elle qui a subi aussi les plus lourdes fatigues physiques et morales. Il faut lui rendre bien haut l'hommage d'admiration qui lui est dû. Sur 100 officiers qui tombèrent, 86 appartenaient à l'infanterie et 14 aux autres armée ; sur 100 sous-officiers et soldats tués ou blessés, on compte 85 fantassins.

La proportion des tués aux blessés ne fut heureusement pas aussi considérable que dans d'autres batailles. C'est que le fusil et la mitrailleuse y ont joué un rôle prépondérant, et la balle tue moins souvent que l'obus. Sans doute, les chiffres donnés

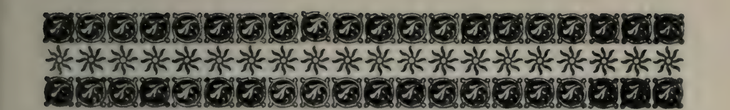
ci-dessous devront être augmentés plus tard du nombre des blessés qui, dans les hôpitaux, auront succombé à leurs blessures. Telles qu'elles ont été établies jusqu'ici, les statistiques sont suffisamment douloureuses :

Du 28 septembre au 11 novembre, le nombre des héros tombés face à l'ennemi s'est élevé à 3,336 dont 253 officiers et 3,083 sous-officiers et soldats. Sur ces 253 officiers, 227 appartenaient à l'infanterie et 26 aux autres armes ; parmi les 3,083 sous-officiers et soldats morts au champ d'honneur, il y en eût 2,707 de l'infanterie et 376 des autres armes ; soit, en tués, une proportion de 90 pour cent en officiers d'infanterie, de 88 pour cent en sous-officiers et soldats fantassins.

Si éloquentes qu'elles soient, ces données globales ne font pas encore apparaître entièrement les énormes sacrifices consentis par certains régiments, chargés d'une tâche particulièrement rude, pour enfoncer coûte que coûte un adversaire désespérément accroché à de formidables positions. Disons, pour mieux fixer les idées à cet égard que, malgré toutes les pertes subies, nos unités ont continué de combattre avec un héroïsme surhumain jusqu'à la victoire triomphante.

Ainsi s'explique, qu'au moment glorieux où nos troupes ont défilé dans nos villes libérées, aux acclamations enthousiastes de la foule, la plupart des compagnies ne comptaient plus dans leurs rangs qu'une soixantaine d'hommes, ceux que l'ardente bataille avait épargnés. Ainsi s'explique aussi la pénible surprise de la Belgique quand elle apprend que dans la répartition des indemnités à verser par l'Allemagne, certains de nos alliés supputent à leur profit personnel les bénéfices d'un calcul au compte-goutte, alors que le sang de ses enfants a été répandu à flot, au moment des efforts décisifs, pour la victoire de la cause commune.

L'adieu



L'ADIEU

à mon Filleul.

ESPOIR ! . . .

Dessous la naissante feuillée
J'entends monter des airs connus :
Le chant des oiseaux revenus
Berce mon âme ensoleillée. . .

Dans la nature et dans les cœurs
Tout n'est que chansons et fraîcheurs !

L'Espoir renait au fond des âmes
Des jours heureux, des jours de Paix ;
Nous verrons sous l'ombrage frais
L'Amour tisser de fines trames. . .

Dans la nature et dans les cœurs
Tout n'est qu'espérance et douceurs !

On respire une vague ivresse,
Parfums des jardins, des buissons ;
Les nids sont remplis de frissons,
De cris, d'inlassable tendresse. .

Dans la nature et dans les cœurs
Tout n'est que baisers, que rumeurs !

L'oiseau module sous les branches
Ses chants langoureux, infinis ;
Et nos foyers, comme les nids,
Verront couler des heures blanches. . .

Dans la nature et dans les cœurs
Tout n'est que parfums, que bonheurs !

Et tous les nids de la Belgique
Vont retentir des plus doux sons,
Et vos foyers, pleins de chansons,
Renaîtront du Passé Tragique...

Dans la nature et dans les cœurs
Tout n'est que rêves, que splendeurs !

Et sous la brise printanière,
Et sous le ciel étincelant,
Votre âme, en un geste vaillant,
Se redresse, plus grande et fière...

Car Dieu sut mettre en votre cœur
L'Espoir serein, l'Espoir vainqueur !...

Souvenir

Messagère divine, au front nimbé de Gloire,
La Paix tant souhaitée enfin descend des cieux,
Et vos clairons gonflés d'un souffle de Victoire
En refrains infinis lancent leurs chants joyeux !. . .

Dans la douceur du soir s'éteint le bruit des armes,
Ami, bénissons Dieu ! Couronnons les Vainqueurs!
Mais gardons à jamais de nos anciennes larmes
Le souvenir ému vivace dans nos cœurs !. . .

Ne laissons pas sombrer sous la vague montante
Des espoirs enivrants, des rêves de demain,
Les propos échangés au sein de la tourmente
Quand pour vous soutenir vous cherchiez une main...

Et puisqu'en ce moment ma mission s'achève,
Mon amitié, pour vous, s'incline devant Dieu :
Qu'Il comble vos désirs, bénisse chaque rêve. . .
Et mon souhait suprême enferme mon adieu !. . .

Renée des Ormes.

TABLE DES MATIÈRES

